L'identité canadienne-française à Edmonton

le franco albertain

Mercredi le 8 mars 1972. Vol. 5 No. 16

15 c

Une réaction anti-bilinguisme de la part des anglophones: UN CAPITAL ELECTORAL?

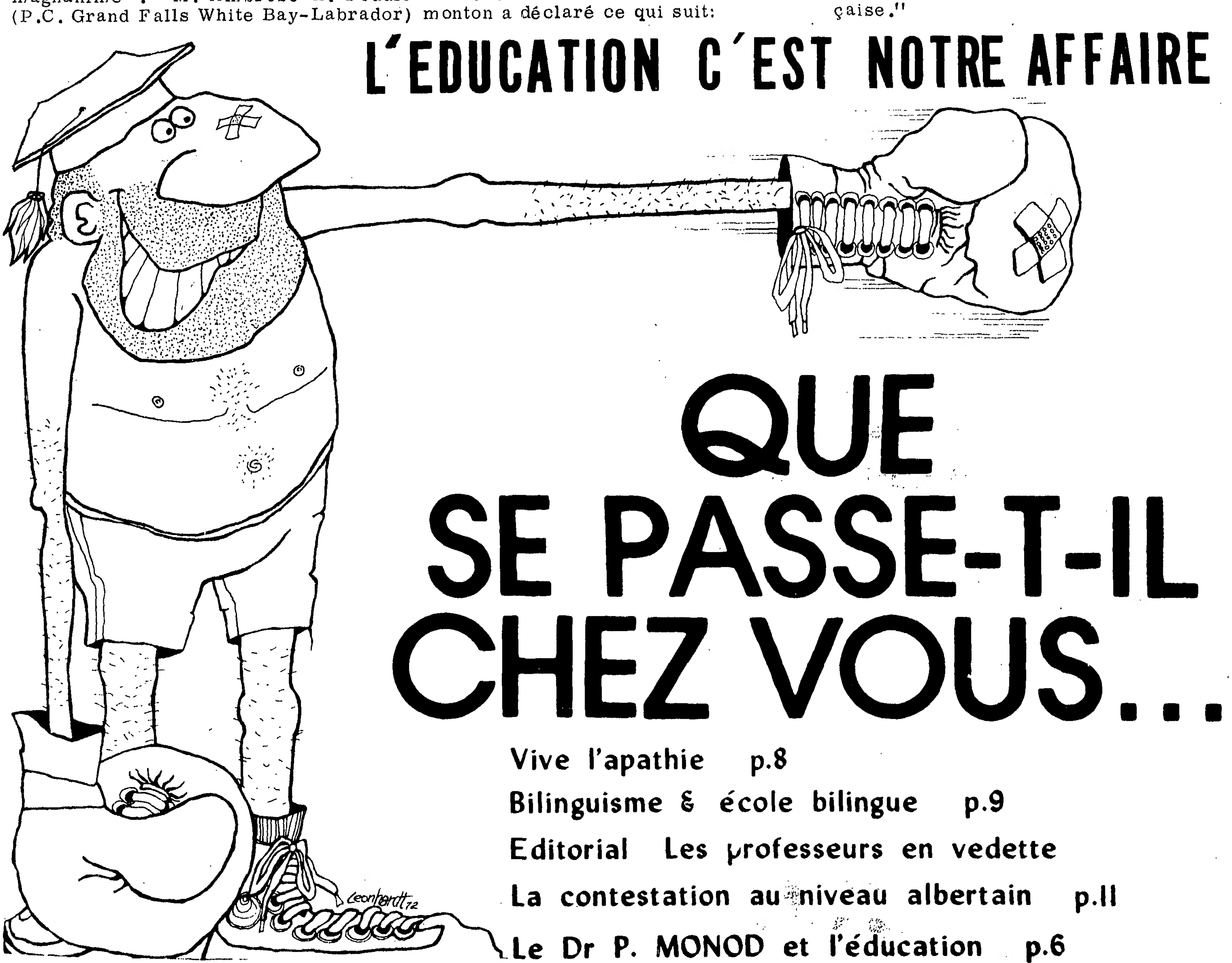
Une élection au niveau fédéral comporte toujours le risque d'élargir le fossé entre les différentes communautés composant le Canada. Certains députés conservateurs l'ont prouvé la semaine dernière, à la chambre des communes: "Je pense qu'il est très dangereux pour une majorité, de ce pays ou de tout autre pays, d'être trop magnanime". M. Ambrose H. Peddle (P.C. Grand Falls White Bay-Labrador)

Cependant M. Stanfield s'est dit ennuyé par les déclarations de certains députés de son parti. Il a voulu préciser que ces attaques anti-bilinguismes ne représentaient en aucune façon la politique de son parti.

Questionné à ce sujet par M. Benoît Pariseau CHFA M. David Lewis, chef du N.P.D. au cours de sa visite à Edmonton a déclaré ce qui suit:

"Je conteste l'attitude de ces députés conservateurs de tout mon coeur, parce qu'ils essaient d'attirer des votes par ce qu'on appelle en anglais le backlash des anglais contre le bilinguisme. C'est une politique mauvaise pour le Canada, une politique opportuniste. J'ai dit ça j'ai critiqué l'attitude de ces députés à Vancouver où il y a beaucoup de bigots. Il y a beaucoup de bigots partout dans le Canada anglais malheureusement et moi, je pense que c'est le devoir des hommes politiques de chercher le mieux pour le Canada, de chercher l'unité et la reconnaissance de la langue française."

L'EDUCATION C'EST NOTRE AFFAIRE



QUE SE PASSE-T-IL CHEZ VOUS...

Session d'animation pour les professeurs de Rivière-la-Paix

Un groupe de professeurs bilingues de la région de Rivière-la-Paix ont demandé à leurs associations officielles, l'AEBA et le Conseil Français, de travailler ensemble à la réalisation de certains projets pour améliorer l'état de l'éducation bilingue dans la région. Une

COLLAGE
Ma perception du professeur bilingue dans la région de Riv-Paix.

Pour trouver des solutions réalistes, il faut d'abord se situer face à la problématique. Le prof. bilingue: qu'elqu'un de spécial?

lettre officielle fut envoyée à chacune des associations à la suite d'un atelier de travail organisé par le Cercle Langlois de l'AEBA et par le S.A.S. pour tous les professeurs bilingues de la région les 25 et 26 février au Collège de Falher. Le thème de l'atelier était "Le professeur bilingue dans la région de Rivière-la-Paix" et le but, l'organisation d'un plan de travail concret pour les professeurs bilingues. A la suite d'un collage qui permit aux participants d'examiner leur perception du professeur bilingue dans la région, une discussion "brainstorming" donna plusieurs idées pour un plan d'action.

Après plusieurs heures de discussion, on a donné priorité à ces activités:

1: journée d'étude - thème -

2: étude du programme de français

3: soirées - échanges entre profs de la région pour savoir ce qui se fait dans les autres écoles

4: préparation de textes adaptés pour enseignement en français

5: voyages organisés pour faire connaître aux élèves les institutions francophones ailleurs dans la province.



M. Alfred Canuel, professeur à l'école Providence de McLennan se penche sur son ouvrage.

Puisque les 14 participants ne se considéraient pas officiellement représentatif de tout le groupe de professeurs bilingues de la région, la décision fut prise d'exiger des deux associations officielles qu'elles s'unissent pour accomplir un travail efficace dans la région.



ETOILE DU NORD

"40 heures de vie monastique"

Invitation à tous: hommes et femmes, laics ou religieux, prêtres... à une vraie expérience religieuse durant le carême.

(tout en français)

-- deux jours de prière, de réflexion
-- conférences spirituelles
-- adoration nocturne
-- menu monastique
-- grand silence (durant les 2 jours)
-- prière personnelle
etc...

VENDREDI LE 25 FEVRIER, 8hres. 30 p.m. POUR SE TERMINER LE 27 APRES-MIDI.

ETOILE DU NORD,
CASIER POSTAL NO. 270,
Saint-Albert, Alta.
Téléphone: 599-5511

(découpez et postez immédiatement)

Auriez-vous la bonté de m'inscrire immédiatement sur la liste $5,00 pour les frais d'inscription.

NOM________________

ADRESSE________________

VILLE____________TELEPHONE____________

(Premiers inscrits: premiers servis)

"Session de leadership"

POUR JEUNES DE 15 à 18 ans.

OFFERTE
PAR LE SERVICE ANIMATION SOCIALE
EN COLLABORATION AVEC
CO-FORMATION D'OTTAWA

les 4, 5,6,7 avril

COUT: $10.00
MAXIMUM 30 PARTICIPANTS

Pour de plus amples informations communiquez
Richard Hudon, animateur
10012 - 109 rue,
Edmonton
Téléphone: 424-8944

BOURSES D'ETUDES

AUX COURS D'ETE DU

Collège universitaire St-Jean

- La bourse couvre les frais de scolarité, de nourriture et de logement.
- Condition à remplir: Etre citoyen canadien âgé d'au moins 17 ans

cours offerts

1) Cours de français:
- Français 30
- Français 200
- Français Intermédiaire (amélioration du français parlé pour les anglophones)

2) Cours spécial de français pour les canadiens-français qui veulent parfaire leur connaissance du français parlé et écrit.

3) Cours d'anglais: - pour les français qui veulent apprendre à parler anglais.

Pour plus amples renseignements, s'adresser à:
M. Marcel Lavallée
14707 - 87ème avenue,
Edmonton 51, Alberta

la Province en bref

Décès de M. l'abbé Henri Garnier



Décédé le 22 février 1972, M. l'abbé Henri Garnier est né le 17 décembre 1877 dans la province de Bourgogne, département de l'Ain diocèse de Belley, France, à quelques kilomètres d'Ars. Il a fait ses études classiques dans la communauté des chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, restaurée par Dom Gréa.

Venu au Canada en 1896, il a terminé ses études à Notre-Dame-de-Lourdes, Manitoba. Ordonné prêtre le 21 juillet 1901, il fut vicaire à St-Léon, Manitoba, pendant un an. L'année suivante, il est nommé missionnaire de Bonne Madone, sur les bords du Lac Croche.

En 1904, l'abbé Garnier arrivait en notre province, l'Alberta. Il allait rejoindre au vieux Vegreville, à six milles à l'ouest de la station du nouveau village, le père Augustin Bernier, arrivé au début de l'année.

Pendant les quelques années qu'il vécût à cet endroit, il accomplit une tâche considérable: il construisit le presbytère, encore debout, au printemps 1906, et à l'automne de la même année, la première église au nouveau village. L'année suivante, il voyait à l'érection du couvent des Filles de la Providence, de St-Brieux. Enfin, en 1911, il fit construire le premier grand hôpital, dirigé par les Soeurs de Notre-Dame d'Evron.

Après un court séjour dans sa patrie en 1912, il revenait au Canada accompagné cette fois de sa soeur, Mlle C. Garnier, demeurée avec lui depuis ce temps-là.

C'est en novembre 1913 que l'abbé Garnier était nommé curé de Lamoureux. Il y bâtit, en 1918, le presbytère maintenant occupé par les soeurs de Ste-Croix, la salle paroissiale, en 1924, transforma et agrandit l'église en 1928. En 1947, il quittait une paroisse magnifiquement organisée au point de vue spirituel et matériel.

Retiré à Vegreville, l'abbé Garnier continua à faire du ministère en collaboration avec les prêtres de la paroisse, jusqu'à l'automne 1955. Après cette date, il assura la messe quotidienne, soit au couvent ou à l'hôpital et prêta son aide bénévole à la paroisse, de temps à autre.

Le 2 juillet 1951, l'abbé Garnier fêtait dans l'intimité le 50ème anniversaire de son

DÉCÈS

Falher

Lundi le 21 février avait lieu les funérailles de Mme Juliana Olivier décédée à High-Prairie le 18 février dernier. Elle aurait eu 101 ans le 6 mars. Elle laisse dans le deuil une bru Mme Jack Olivier et quatre petits-fils: Daniel, Fernand, Julien et Paul. Mme Olivier était Dame de Ste-Anne depuis de nombreuses années. La bannière des Dames de Ste-Anne était portée par Mme Jeanne Garant, les rubans par mesdames Marie Hachez, Oliva Landry, Octave Chailler, Alcide Thibeault, Juliette Courchesne, et Mme Thomas Sasseville. Les Dames suivantes formaient la garde d'honneur: mesdames Adélard Ouellette, Thérèse Blanchet, Wilbrod Desaulniers, Elzéar Labbé, Jos Brooks et Mme Salim Nadeau.

Le service fut chanté par les pères Turennes, Leblan et l'abbé W. Dubé. Soeur Gertrude était à l'orgue. L'inhumation se fit au cimetière paroissial.

A la famille éprouvée nous offrons nos plus sincères condoléances.

EDITORIAL

Les professeurs en vedette

C'est un cliché de dire que le développement et l'épanouissement de la vie française en Alberta sont gravement menacés. Le phénomène d'assimilation massive de la jeunesse française par la culture nord-américaine d'expression anglaise est bien connu. Par ailleurs, le revirement récent dans l'attitude des autorités publiques laisse croire que la situation n'est pas désespérée. Elle ne le deviendra pas si nos institutions d'éducation assument le rôle capital que de plus en plus on leur assigne.

Les éducateurs doivent donc reconnaître que l'épanouissement de la culture française repose en bonne partie entre leurs mains. Leur capacité de relever le défi, de se ceindre les reins et réussir la tâche aura des conséquences capitales pour tout le reste. Il faut certes reconnaître l'importance des autres organismes francophones, soit les Media, les paroisses nationales, les groupes dramatiques, les organismes économiques, etc... Toutefois pour l'avenir prévisible le coeur de tout le reste c'est l'éducation.

Comment s'assurer que l'éducation saura s'acquitter honorablement de ce rôle de leadership? D'abord, les éducateurs eux-mêmes: professeurs, administrateurs et commissaires devront faire de leur école et du Collège un foyer de vie et de culture authentiquement canadienne-française. Certes, nous voulons tous que nos jeunes soient bilingues mais il faut être aveugle pour ne pas reconnaître que le défi à relever est celui d'assurer une connaissance solide de la langue et de la culture française.

C'est peut-être là le noeud le plus difficile à défaire. Nos éducateurs perçoivent-ils la valeur de la tâche qu'on leur présente? Lorsqu'ils n'arrivent pas à persuader les parents qu'une heure de français par jour est inadéquat, n'y a-t-il pas là une carence de leadership?

Deuxièmement, donc, il faut s'assurer de la culture française de nos éducateurs. Pour que le jeune découvre la valeur interne de la culture canadienne-française et s'y intéresse, il lui faut un professeur qui l'a perçue cette valeur et qui en vit. Selon le cas, il faudra peut-être orienter certains enseignants ailleurs, et assurer à d'autres un re-cyclage en ce sens.

Finalement, les éducateurs devront sans fausse modestie exiger l'appui de tous nos organismes. Cette aide ne leur sera pas refusée. Les responsables de ces organismes reconnaissent l'importance de nos institutions d'éducation. Le plus souvent, les parents qui envoient leurs enfants dans les écoles bilingues le font par conviction. Que les éducateurs sachent orienter ces convictions pour affermir l'école.

En terminant, il faut reconnaître que nous demandons beaucoup de nos éducateurs. On a dit qu'il n'y a pas de grands hommes, il n'y a que des hommes ordinaires qui relèvent de grands défis.

F.J. McMahon
Doyen

Bloc-note

Les changements promulgués par la loi scolaire de 1968 permettent l'enseignement, non seulement du français, mais aussi l'enseignement en français. La nouvelle loi scolaire entrée en vigueur depuis 1970 fait mention de l'enseignement en français à deux reprises, mais d'autres sections y sont aussi implicitement valables pour réaliser la conception nette d'un tel apprentissage. D'après la section 150 de la loi scolaire on s'aperçoit que cette légalité est de nature facultative, et en fin de compte c'est la commission scolaire qui décide si l'enseignement s'offre en français. De la section 12 de la même loi découlent les ordonnances qui permettent l'apprentissage en français pendant toute la journée sauf une heure qui se fait en anglais aux élèves des deux premières années de scolarité. De la troisième année jusqu'à la fin de la douzième année, l'apprentissage en français peut se faire pendant la moitié de la journée scolaire. Il faudra l'effort de toutes les personnes qui s'intéressent à l'enseignement en français de faire une étude sérieuse de la loi scolaire, des
page 4
ordonnances du Ministère et du programme d'études afin de voir les possibilités qui existent maintenant et d'apporter des précisions en vue d'une mise en oeuvre plus efficace.

Dans les écoles de cette province il y a plus de 5,000 élèves qui fréquentent des classes où le français s'emploie comme moyen de communication. Parmi ces élèves il y en a près de 4,000 qui utilisent cette langue hors de l'école, au moins de temps en temps. Les autres, d'ailleurs, ne possèdent pas la connaissance de cette langue avant la scolarité et ils n'ont pas l'occasion de la parler dès qu'ils sortent de la classe. Pour le groupe francophone, c'est un essai de leur donner un apprentissage dans la langue maternelle, pour les autres, c'est une façon d'acquérir une autre langue.

Mais si cette expérience dans un tel apprentissage doit bien se réaliser, avant de mettre l'enfant dans un certain programme, il faut prendre conscience de trois choses au moins: la compétence linguistique de l'enfant, la langue qu'on emploie habituellement dans le milieu et les moyens pédagogiques qu'on encourage pour l'apprentissage. Et c'est à ces trois conditions que les parents qui s'intéressent sérieusement à l'épanouissement de cette langue en Alberta doivent faire face, étudier et apporter des suggestions d'amélioration si leurs enfants doivent continuer à démontrer un vif intérêt dans le perfectionnement d'une langue qui ne se parle pas par la grande majorité des personnes de cette province.

De son côté, l'enfant se motivera d'apprendre cette langue s'il la perçoit comme une langue de rentabilité. Alors il lui faut des occasions de s'en servir hors de la vie scolaire. Ces occasions doivent se présenter à la maison, parmi les activités des pairs, par les moyens du media et même dans le domaine du travail et du divertissement. Une langue qu'on apprend pour des fins de classe seulement cesse vite d'être un vrai moyen de communication et devient tôt une langue parlée par un groupe d'élites et une langue qui est releguée au domaine du folklore. Une langue ne peut se maintenir si elle n'est pas soutenue par des motivations sociales.

Phillip A. Lamoureux
Directeur adjoint du programme d'études

Lettre ouverte

Notre identité est-elle respectée?

1er mars 1972

Monsieur le Rédacteur,

Je suis une assidue des programmes Hebdo I et Hebdo II. Je profite de l'occasion pour féliciter et remercier le réalisateur, Jean Patenaude et sa compagne. Deux programmes éducatifs, instructifs et intéressants du début à la fin.

Hebdo I du 29 février m'a énormément plu puisque c'est un sujet qui me concerne. Tout comme les instituteurs je me suis posé la question "Suis-je apathique au problème du français" et "Pourquoi le devient-on?"

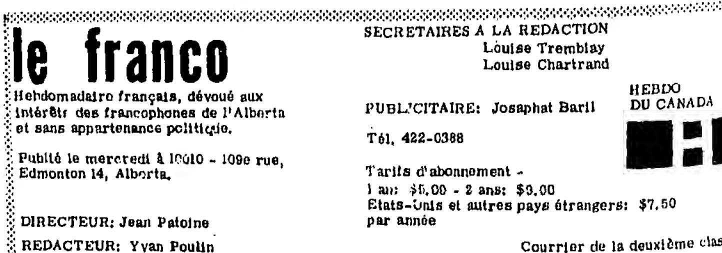
Il y a six à dix mois j'aurais pu répondre un gros non à la première question mais le 29 c'était chose impossible. La raison de mon revirement est simple. A maintes occasions j'ai pu constater que le français n'avait pas sa place en Alberta surtout dans tout ce qui touche les gouvernements provincial et fédéral. On fait des promesses en l'air. Une personne qui parle anglais a plus de chance qu'une personne qui parle français et on donne priorité aux immigrés sur les Français. Autrement dit, en Alberta, un Français du Québec est plus immigré qu'un immigré de l'Europe. Le Français n'est pas chez lui en Alberta s'il ne parle pas anglais, on l'aide après les Européens, etc. J'ai vécu trois ans et demi en Allemagne et je me sentais plus chez-moi que je le suis en Alberta. J'ai trois faits à relater.

1) Je me suis adressée au centre de main-d'oeuvre de l'Alberta pour un cours de recyclage en sténo-dactylo. On me refuse disant qu'avant il me faudrait perfectionner mon anglais. Exige-t-on d'une anglaise de perfectionner son français?

2) Je demande un cours d'anglais. On ne peut pas, la priorité va aux immigrés. Je m'adresse au "Vocational Center". On me fait passer un test, j'ai une entrevue avec M. .... J'espèrais que le Provincial me donnerait ma chance. On accepterait en forçant mais je n'ai pas droit au salaire. Pourquoi un immigré y a-t-il droit et moi pas, je paie mes taxes...

3) Le 31 janvier, j'ai un accident d'automobile. Je demande un interprète. J'ai un très chic type mais malheureusement très pressé. Il donne ma version, m'explique mon erreur, me promet un interprète pour le 29 février et part. Le 29 février, je me rends aux quartiers généraux de la police une demi-heure à l'avance parce que je veux profiter de l'occasion pour questionner un policier sur le code de la route (comme de raison en Alberta il n'y a pas de livre en français). Où aller passer en français les examens nécessaire à l'obtention d'un permis? On n'a pas pu dénicher une seule personne pour me servir d'interprète. J'ai eu

(suite à la page 6)



le franco

Hebdomadaire français, dévoué aux intérêts des francophones de l'Alberta et sans appartenance politique.

Publié le mercredi à 10010 - 109e rue, Edmonton 14, Alberta.

DIRECTEUR: Jean Patoine
REDACTEUR: Yvan Poulin

SECRETAIRES A LA REDACTION
Louise Tremblay
Louise Chartrand

PUBLICITAIRE: Josaphat Baril

Tél. 422-0388

Tarifs d'abonnement -
1 an: $5.00 - 2 ans: $9.00
Etats-Unis et autres pays étrangers: $7.50 par année

HEBDO DU CANADA

Courrier de la deuxième classe
Enregistrement no. 1881

Notre identité canadienne-française au quotidien, dans le milieu familial

"Je suis un Canadien-français et je suis fier de l'être parce que ce sont mes ancêtres qui ont bâti ce pays, parce qu'aujourd'hui encore, nous, Canadiens-français, influençons la vie de ce pays".

Propos de Québécois me direz-vous! Et pourquoi pas, tout simplement, propos de quelqu'un se rendant à l'évidence, ne refusant pas de se voir tel qu'il est; un Canadien-français qui n'a, en aucune façon, raison de rougir de son identité.

Plusieurs familles, aujourd'hui, en Alberta, de la région de Rivière-la-Paix à Calgary, vivent leur réalité canadienne-française au jour le jour, au quotidien. Sont-elles pour cela défavorisées face à la majorité anglophone? Ont-elles un niveau de vie plus bas que la majorité? Que non! Le contraire serait plus près de la vérité. Elles ont cette vitalité intérieure des hommes qui ne sont pas morts culturellement; elles ont plus qu'un compte de banque, elles ont un compte de vie. Etre un assimilé dans son propre pays, voilà la vraie défaite.

Yvan Poulin

Dans l'intimité de la famille Claude Lajoie de Lacorey



La famille Claude Lajoie

Claude Lajoie, cultivateur de Lacorey, un petit village situé à 13 milles de Bonnyville, réside en Alberta depuis 20 ans. Père de trois enfants (Claudine 7 ans, Josée 5 ans et Serge 3 ans) Claude Lajoie ne conçoit pas comment il pourrait perdre son identité canadienne-française. Claudine doit parcourir plus de 70 milles par jour pour fréquenter l'école bilingue. Je demande à Madame Lajoie si elle et son mari ont déjà envisagé de l'envoyer à l'école de la paroisse. Elle me répondra: "Moi, ça ne m'est jamais venu à l'idée de l'envoyer ailleurs".

Pourquoi l'envoyez-vous à l'école bilingue?

"Parce que, me répondra M. Lajoie, nous vivons dans un pays bilingue. Parce que je veux que mes enfants me disent merci plus tard."

Dans la région on connait bien Claude Lajoie et malgré soi on le respecte peut-être parce qu'il a opté pour le chemin certes le plus difficile mais non le moins noble. Il me dira: "René Dallaire et moi, quand on arrive dans un groupe on fait un effort pour nous parler en français".

Dans la maison, pendant notre interview, les enfants conversent ensemble dans un très bon français. Hélas, la télévision française n'est pas encore pour cette région. "Ce qui nous manque le plus ici c'est ça. Les enfants écoutent continuellement la télévision anglaise, comment voulez-vous alors les convaincre que la langue française existe hors du foyer."

Et continuant sur le même sujet: "A part la télévision ce n'est pas tellement les facilités qui nous manquent; nous avons la radio, une école bilingue, un journal français. Ce qui nous nuit le plus c'est la gêne des Canadiens-français face aux anglophones. Souvent on justifie cette gêne en disant: "On parle anglais pour être poli envers les anglophones". Moi, j'y crois bien juste à cette politesse".

Avant de terminer, il me dira: "On blâme souvent Edmonton. On dit qu'ils sont favorisés. Moi je pense que le temps est venu d'arrêter de se lamenter et de faire quelque chose."

Dans l'intimité de la famille Eugène Trottier d'Edmonton



La famille Trottier et des amis francophones

Il est difficile de dissocier M. Eugène Trottier de la Sécurité familiale. Pourtant il demeure un homme comme les autres avec une famille, des enfants. On peut penser: "Pour les Trottier c'est facile de conserver leur identité canadienne-française, leur père est l'un des leaders de l'A.C.F.A.". Et pourquoi cela serait-il plus facile?

Paulette et son frère Eugène doivent tous les jours faire un long trajet d'autobus pour aller la première à l'Académie Assomption et le deuxième au Collège St-Jean. "Aujourd'hui, me dire M. Trottier, le pire est passé. Paulette et Eugène ne perdront plus leur identité canadienne-française mais ce fut difficile au début de leurs études. J'aurai bientôt le même problème avec Lisette."

La famille Trottier, comme les autres familles canadiennes-française qui veulent que leurs enfants conservent leur langue, a du faire des efforts. Aujourd'hui les deux plus vieux sont fiers de pouvoir maîtriser les deux langues.

Chez les Trottier tout se fait en français. Cette famille profite au maximum des activités culturelles françaises. Mme Trottier est née au Manitoba. C'est une francophone de l'Ouest qui parle un français parfait. Elle a su comme son mari donner à ses enfants un sentiment de fierté. Un seul regret: le manque de journaux, revues et livres français.

Quand on demande à M. Trottier quelles activités fait-on en français dans la famille, il répond en souriant: "On vit tout simplement en français".

M. et Mme Trottier, en plus d'envoyer leurs enfants à l'école bilingue, ont su maintenir au sein du milieu familial une atmosphère française et inculquer à leurs enfants un sentiment de fierté. Aujourd'hui Paulette et Eugène sont bilingues et participent de deux cultures.

Les Trottier, une famille comme une autre, qui vit au jour le jour, au quotidien, leur identité canadienne-française.



Lisette et ses copines







LE FRANÇAIS NOTRE LANGUE

Dr Pierre A.R. Monod

Un autre article sur l'éducation? Pas exactement, mais on parle de l'éducation comme s'il s'agissait de la drogue-miracle, de la pilule-bonheur grâce à laquelle chacun trouve satisfaction et sécurité. Que faut-il entendre par éducation? On emploie si souvent ce terme qu'on n'en connaît plus guère le sens. Pour beaucoup, éducation est synonyme d'études et surtout d'études universitaires, dans quelque domaine que ce soit.

Les moyens de communication de masse, presse, radio, T.V., nous ont aidés à créer un snobisme de l'éducation, de l'étude pour l'étude, sans plus savoir où cela conduit. L'étude n'est plus le moyen, c'est le but. Demandez à un gamin ce qu'il veut faire; il veut aller à l'université. L'important, c'est de prendre des cours, ou même des demi-cours, d'obtenir des crédits et, en additionnant ceux-ci, d'obtenir un diplôme. Beau résultat puisqu'une fois ce titre en poche, tout est à commencer: où s'orienter? Comment? Où conduit la formation reçue? Peu importe, on a reçu "une" éducation. On s'étonne que le nombre d'étudiants soit tout à coup stationnaire ou même en légère diminition dans nos universités, serait-ce parce qu'ils désireraient qu'on établisse une distinction entre "recevoir une éducation" et "faire son éducation"?

Quelle est d'ailleurs la définition d'éducation? Ouvrons un dictionnaire: "Education, ensemble des moyens propres à assurer la formation et le développement d'un être humain". Prenons-en un autre: "L'Education, c'est l'ensemble des habiletés intellectuelles ou manuelles qui s'acquièrent et l'ensemble des qualités morales qui se développent." C'est pourtant clair: L'éducation devrait consister à former d'abord, à développer ensuite, les habiletés, non seulement intellectuelles mais manuelles aussi du jeune, en même temps que ses qualités morales. Le faisons-nous? Etudions-nous l'enfant pour savoir s'il est plus intellectuel que manuel? S'il préfère la lecture ou s'il aime surtout travailler de ses mains? Sommes-nous sûrs, comme parents, que nous ne faisons pas passer nos désirs avant les habiletés de nos jeunes, que nous ne les poussons pas là où nous aurions voulu aller nous-mêmes? N'est-ce pas notre ambition, à nous, qui prime? Vous dites que votre enfant a réussi ses études et, pour un peu, vous ajouteriez que c'est grâce à vous! Etes-vous sûr qu'il a réussi, qu'il n'éprouve pas maintenant plus de crainte de s'être engagé dans une voie qu'il sent n'être pas la sienne? Il risque fort de payer de son bonheur futur votre amour-propre démesuré. L'avez-vous conseillé pour qu'il acquiert son éducation et pas une éducation simplement, ce qui ne débouche pas forcément sur l'université mais sur les écoles techniques ou même sur un apprentissage sérieux dans une maison de commerce ou dans une industrie. C'est ça, la véritable éducation ou, du moins, la partie qu'on appelle plus communément "instruction"; celle où l'on "s'instruit."

Quant à l'éducation, proprement dite, on n'en parle guère car il s'agit là de "développer les qualités morales". Essaie-t-on encore de le faire? N'est-ce pas largement dépassé? Aujourd'hui, même parler de qualités "morales" est difficile puisque la "morale" est mise et remise en question. Et c'est fort ennuyeux car du moment que ni adultes, ni adolescents n'acceptent plus de code, de lois morales, notre société se pose une quantité de questions auxquelles répondent cent opinions qui n'expriment que doute, révolte, lassitude, dégoût ou démission. Qui sait encore la signification de "joie" ou de "bonheur"? On parle du manque de contact entre parents et enfants; chacun menant la vie qui lui plaît comme des étrangers sous le même toit. On mentionne la désorganisation des écoles, le désordre dans les classes, la saleté dans les couloirs, le laisser-aller de tous. Qui va reprendre en main ce côté de l'éducation?

En est-on arrivé au point où, reconnaissant notre incapacité à donner une éducation aux jeunes, conscients des faiblesses de notre système d'instruction, nous sommes prêts avec M. Pierre Berton à rendre les écoles facultatives? La réponse est entre vos mains.

(suite de la page 7)

Quelques réflexions...

d'un vocabulaire franco-albertain très riche. Par exemple pour tout ce qui touche au climat, aux divers phénomènes météorologiques, à la description des paysages albertains et canadiens, aux occupations et aux préoccupations d'un Franco-albertain qui vit dans des conditions sociales et économiques très différentes d'un Québécois, sans parler d'un Français.

Ces quelques réflexions très subjectives d'un Français de passage dans votre belle province ne se veulent pas critiques mais constructives et je dirai même confiantes pour l'élément franco-albertain. En effet, je dois constater que malgré des difficultés innombrables mes amis franco-albertains ont su maintenir une tradition francophone et pourquoi ne renouvellerai-je pas cette confiance pour le maintien de cette tradition dans le futur tout en cherchant à améliorer la culture française?

page 6

Lettre Ouverte

(suite de la page 4)

Notre identité...

de la chance. Un homme bilingue s'y trouvait et il fut assez gentil pour m'offrir ses services.

Voilà pourquoi depuis trois mois je ne crois plus que le français a sa place en Alberta. Je veux étudier l'anglais et faire comme bon nombre de personnes, rire des projets, des promesses que nous font nos députés provinciaux et fédéraux.

Mais là encore il me faudra payer pour apprendre l'anglais tandis que les anglais n'ont pas à se soucier du coût d'un cours de français.

Si je savais où m'adresser pour obtenir une entrevue avec un député français d'Edmonton, je serais heureuse de lui soumettre mon problème.

Monsieur le réalisateur d'Hebdo I-II, pourquoi n'inviteriez-vous pas un responsable des cours de recyclage? Demandez-lui qui a droit aux cours, où s'adresser, et pourquoi, lorsqu'on demande un conseiller français nous dit-on qu'il n'y en a pas? C'est la réponse que j'ai reçue au centre de la main d'oeuvre et au "Vocational Centre".

Pourquoi le Franco-albertain ne publierait-il pas ce genre de renseignements? Dans l'Edmonton Journal il y a eu des annonces, mais pas en français!

Chers amis français, êtes-vous apathiques au problème de notre belle langue ou est-ce par découragement, par dégoût des promesses en l'air que vous le devenez?

Mme Pauline Côté

Au R.P. G. Frappier, o.m.i.

Mon Révérend Père,

Tout en ne voulant pas donner à votre lettre du 21 février dernier une importance qu'elle ne mérite pas, je ne puis quand même m'empêcher d'y répondre. En douze lignes, vous avez réussi à violer deux principes que je considère primordiaux.

L'importance que vous attachez à un titre ("révérend père") et à trois lettres (O.M.I.) me semble démesurée. Je n'ai rien contre le fait qu'on les utilise, ce titre et ces lettres, pourvu qu'on se souvienne que ce qui est essentiel avant toute autre chose c'est le nom de la personne, et bien plus encore ce que cette personne est réellement. Je me bornerai à dire que j'ai vu de véritables idiots qui arboraient fièrement un tel attirail de titre et de lettres, comme j'ai vu des gens remarquables qui ne portaient que leur nom; et vice versa. D'ailleurs, souvenez-vous d'un Jean Daniélou ou d'un Jacques LeClercq: tous deux se bornaient à signer leurs écrits de leur simple nom bien que le premier fût Jésuite et le second chanoine; si ma mémoire est fidèle, le premier est depuis devenu Cardinal et le second est toujours chanoine sinon monseigneur.

Dans la dernière phrase de votre lettre, vous portez si je ne me trompe un jugement de valeur sur la décision qu'a prise un homme honnête de donner une orientation nouvelle à sa vie. M. Lacombe, tout comme moi-même et des centaines d'autres, a décidé après mûre réflexion de quitter les rangs du clergé et de la congrégation oblate. Que vous ne prisiez pas une telle décision, c'est votre droit le plus inaléniable; que vous vous permettiez de critiquer ou de ridiculiser une telle décision "en sourdine" comme vous le faites dans votre lettre, je trouve que vous n'y avez aucun droit. Charité chrétienne et humaine suppose avant tout le respect des personnes et des choix les plus intimes qui leur appartiennent. Essayez un peu d'imaginer combien angoissante et difficile peut être la décision de donner une orientation nouvelle à sa vie après avoir passé sept années au séminaire et autant dans la prêtrise, et vous ne vous sentirez plus le coeur de juger ou de dénigrer vos anciens confrères qui sont passés par là.

Laurier Boucher

Pauvre et petit sommes-nous

Il n'est pas bon de jouer aux martyrs et aux discriminés. Cependant, il arrive parfois des cas.. où ça fait mal de se sentir si pâle qu'on peut se demander si vraiment on existe. C'est si facile de déplacer quelque chose qui ne pèse pas, surtout si par nature il ne résiste pas et se laisse faire.

Radio-Canada, canal 11, est hors des ondes parce qu'il existe une grève quelque part. Et le canal 5, qui appartient à Radio-

(Suite à la page 13)

Qu'est-ce qui se passe quand on parle français à Edmonton?

L'Amérique a la manie des enquêtes. Bientôt nous serons envahis de celles de Gallup au sujet des prochaines élections fédérales. Le Franco vous en propose une, grâce à la collaboration de trois universitaires de l'Université de l'Alberta: "LA REACTION DE CERTAINS EDMONTONIENS A L'EGARD DE PERSONNES NE PARLANT QUE LE FRANCAIS."

En un mot, notre identité canadienne-française est-elle respectée à Edmonton? Manifeste-t-on de l'agressivité envers la langue française quand on la parle en public? L'attitude est-elle polie, hostile, impatiente, très amicale, neutre?

Cette enquête ne prétend pas à la rigueur scientifique. Nous n'en publierons dans le Franco qu'un résumé.

Méthode

L'étude veut déterminer la réaction de certains Edmontoniens à l'égard de l'unilingue français, dans des situations directes (en s'adressant en français à une personne travaillant dans le domaine public) et indirectes (en parlant français dans une foule).

Un échantillonnage de 19 personnes (10 hommes et 9 femmes) fut décidé pour l'observation des réactions en situation directe; pour les situations indirectes, un échantillonnage de 25 sujets (14 hommes et 11 femmes). Les sujets servant à l'observation furent choisis, à l'exception de deux, dans leur milieu habituel de travail: dans les établissements commerciaux d'Edmonton, les employés civils fédéraux et municipaux, des étudiants universitaires, des professeurs, la clientèle des magasins et des restaurants et, finalement, la foule anonyme de la rue.

Il serait trop long de narrer toute l'expérience. Nous ne publierons que les résultats de ces expériences:

Situation directe

On s'adressait alors uniquement en français à une personne:

Hostile	0
Impatient	4
Neutre	6
Poli	5
Très amical	4

Situation indirecte

On parlait alors français en public:

Hostile	0
Impatient	3
Neutre	22
Poli	0
Très amical	0

En somme l'expérience démontre qu'il n'y eut aucune réaction hostile de la part des 44 sujets observés. En situation directe il y eut 9 réactions positives par rapport à 4 négatives. Les hommes avaient une légère tendance à être plus positifs.

En situation directe, 22 des 25 sujets observés n'eurent aucune réaction soit d'approbation ou de désapprobation.

Si l'on fait le pourcentage total des réactions dans les deux situations, on trouve:

15.9% étaient impatients
63.6% étaient neutres
11.4% étaient polis
9.1% étaient très amicaux

ou

15.9% avaient une attitude négative
20.5% avaient une attitude positive
63.6% étaient neutres

Conclusion et résumé

Des observations générales peuvent être faites suite à cette enquête qui, ne prétendant pas à la rigueur scientifique (pour ce faire il aurait fallu un plus vaste échantillonnage et couvrant un plus grand espace de la ville d'Edmonton).

Il est significatif qu'une majorité des sujets observés a reconnu que la langue employée était le français. Personne ne l'identifia autrement. En général, la jeunesse semblait plus ouverte que les personnes âgées; leur réaction était plus positive. L'âge relativement bas des investigateurs fut peut-être un élément d'étonnement puisque la majorité des gens ne parlant que le français et vivant à Edmonton ont plus de 50 ans.

Aucune des personnes mises dans des situations directes n'essaya de parler français; au téléphone deux tentèrent de parler français, un français évidemment laborieux. Cette différence peut s'expliquer qu'au téléphone il n'y a pas d'autres moyens que la parole pour se faire comprendre. En personne le geste peut y suppléer.

L'hypothèse d'une réaction négative des Edmontoniens envers les unilingues français a été rejetée. Les investigateurs ne prétendent pas cependant être des experts dans la recherche sociologique. On ne peut généraliser ces résultats et, il serait prétentieux de le faire.

Principal pour l'Ecole J.H. Picard

Personnel

Nom:	Michel René Beaudoin
Adresse:	Grimshaw, Alberta
Lieu de Naissance:	Montréal, Québec.
Etat Matrimonial:	Marié
Famille:	Deux enfants
Religion:	Catholique Romain
Citoyenneté:	Canadien d'origine française et anglaise

Education

Collège Loyola, Montréal - B.A.
Université Sir George William - B. Comm.
Université de Montréal - B. Ed.
Université de l'Orégon (Eugene, Oregon) (complète M.Ed.)

Experience d'enseignement

Ecole Supérieure Loyola, Montréal (Junior-Senior High School)
Pointe Claire (Elementary-Junior High School)
Ecole Supérieure de Grimshaw (Assistant-Principal)

Activités communautaires

Président - Conseil de Récréation de Grimshaw & District (2 ans)
Membre - Chambre de Commerce de Grimshaw (2 ans)
Membre - Chevaliers de Colomb (2 ans)
Conseiller - Conseil Municipal de la Ville de Grimshaw (récemment élu)

Activités professionnelles

Délégué - Assemblée représentative annuelle A.T.A. (2 ans)
Président - Comité de Développement Professionel (1 an 1/2)
Vice-Président - Local de la Rivière-la-Paix (récemment élu)

Quelques réflexions d'un Français sur le français de l'Alberta

par Michel Mabru

Il y a quelques mois j'arrivais en Alberta, venant d'Europe et plus précisement de France; je savais que l'Alberta était une province anglophone, voilà que je fus reçu dans un milieu francophone, heureux de retrouver cette communauté de langue; mais très vite je constatais que le terme francophone ne voulait pas dire "langue ou culture française".

Les présentations faites: "Bonjour... Bonjour", (jusque là rien de différent avec mes habitudes) la conversation s'amorce, mes interlocuteurs albertains m'interrogent, me présentent leur milieu, leurs problèmes, leurs vies, mais à partir de deux mots simples de politesse un nouveau monde francophone s'anime autour de moi. La langue française que je croyais connaître prend ici des tournures qu'il m'est difficile de saisir, et surtout je dois interrompre mes nouveaux amis pour demander une "traduction" ou un résumé de leurs pensées. Alors me direz-vous les francophones de l'Alberta ne parlent pas français!!!

Je ne répondrai ni par une affirmation ni par une négation, je vais essayer d'analyser pourquoi le Franco-albertain manie une langue qui s'apparente plus à un dialecte d'origine française qu'à une langue francophone.

Le premier fait c'est l'utilisation d'un vocabulaire français qui remonte aux XVIIème, XVIIIème et XIXème siècle. Pourquoi parler de "char" pour dire une automobile, le "char" en France était même une déformation du mot "charroi" ou "charrette", qui était utilisé dans les provinces de l'Ouest français surtout en Normandie jusqu'en 1939. Ce mot avait un sens précis: "véhicule à quatre ou deux roues tiré par des chevaux ou des boeufs"; une automobile même si elle emprisonne des "chevaux vapeur" sous son capot n'est pas tirée mais propulsée ou traitée par un moteur thermique. Ce mot "char" (je pose la question) ne serait-il pas la traduction pure et simple du mot anglais "car"?

Je ne multiplie pas les exemples, mais combien de fois ce vocabulaire désuet pourrait être facilement remplacé par un vocabulaire français adapté à la réalité présente. Pourquoi une telle "fossilisation" de la langue franco-albertaine?

Je pense que cela a tenu et tient aux facteurs socio-économiques de l'installation de l'élément francophone en Alberta. L'histoire de la colonisation de l'Ouest jusqu'en 1918-1920 se confond avec un élément anglophone dominant et une hétérogénéité de minorités qui très vite vont adopter l'anglais comme langue de communication. Dans ces minorités des éléments francophones et souvent de très fortes personnalités (le Père Lacombe par exemple) ont tenté de maintenir une langue et un esprit francophones; mais il faudra attendre la terrible crise économique des années 1930 pour voir arriver en Alberta des francophones de l'Est (Québécois) en assez grand nombre. Ces gens pour la plupart de milieux sociaux défavorisés, poussés par le chômage et la misère vont s'installer dans le Nord et le Nord-Est de l'Alberta, où avec un courage et un enthousiasme admirables ils mettent en valeur des terres incultes. Dans ce nouveau milieu, ces "conquérants de l'Ouest" face à l'élément anglophone vont se serrer, se soutenir pour maintenir leurs traditions et leur langue, mais déjà cette langue, apprise au Québec non dans les Universités mais sur les bancs de l'école primaire et surtout au contact des réalités quotidiennes, recèle de nombreuses imperfections. L'évolution de cette langue se poursuivra dans un milieu rural, fermé où aucun élément nouveau francophone ne viendra enrichir l'apport primaire.

Ces francophones étaient pour la plupart des gens de la terre, s'ils voulaient s'adapter aux structures modernes de l'économie (économie de marché) ils devaient s'ouvrir sur l'extérieur; cette ouverture n'a été possible que par l'intermédiaire de l'élément anglophone, qui, lui, avait déjà mis en place toute l'infrastructure commerciale. Ainsi la communauté francophone non encore adaptée à cette nouvelle forme économique a subi la pénétration du vocabulaire anglophone des affaires.

Voilà qui nous amène au deuxième point très important dans le vocabulaire français utilisé en Alberta, c'est l'emploi de mots anglais plus ou moins francisés ou d'anglicismes qui se doublent de construction de phrases proches de l'anglais. En effet pourquoi reprendre à l'anglais des mots qui existent en français. Des exemples: "canceller" est introuvable dans la langue française, en anglais "to cancel" mais en français "supprimer"; "item" n'est même pas un mot anglais mais latin qu'utilisent les anglais, alors que le français possède des expressions qui précisent le sens: "le point suivant" ou "la question suivante".

Alors pourquoi les Franco-albertains ne font pas l'effort d'enrichir leur langue et d'améliorer le style, la forme de celle-ci. Là, je dois avouer que très souvent les Franco-albertains m'ont répondu: "Je ne veux pas être français, je ne veux pas être québécois, je veux être Franco-albertain". Mais alors comment être Franco-albertain si l'on refuse la culture française et surtout les bases mêmes de la langue. L'élément anglophone n'a-t-il pas accepté la grammaire anglaise même si par la suite l'évolution de la langue entre la Grande-Bretagne et le Canada s'est effectuée différemment, il reste que la chose est commune.

Je pense que pour les Franco-albertains cela doit être la même chose. L'on peut améliorer et préserver la culture franco-albertaine en acceptant certains principes de base (grammaire et vocabulaire) tout en enrichissant la langue française par l'apport

(suite à la page 6)

Vive l'apathie!

par le Dr M. Monod

Il faut être en mal de titre, ou bien près du désespoir pour choisir un titre tel que celui-ci, eh non! Non, mais il faut accepter de regarder en face l'apathie car elle règne en maîtresse monstrueuse de mollesse, d'indifférence, d'inertie, d'indolence, de paresse, de résignation de léthargie et ce mot nous entraîne vers la mort.



L'apathie c'est un monstre sans tête, c'est le renoncement à la vie qui est faite de sensibilité, d'activité, d'énergie et d'enthousiasme.

Pour nous autres qui avons choisi la plus belle vocation du monde, celle d'enseignants, de formateurs des jeunes d'aujourd'hui, des adultes de demain, l'apathie c'est le frein à nos entreprises, à nos sursauts d'énergie créatrice, à notre désir profond de nous sentir utiles.

L'apathie c'est notre ennemi numéro un; l'ennemi qu'il nous semble retrouver partout; dans l'administration à tous les niveaux, chez nos collègues, chez les parents de nos élèves, chez nos élèves mêmes. Mais, existe-t-elle réellement où est-ce le bouc émissaire que nous chargeons de tous nos propres péchés?

L'apathie, ce n'est pas le mur solide contre lequel rebondit la balle, ce n'est pas l'opposition franche, ouverte qui nous force à nous surpasser. L'apathie c'est la molle fin de non recevoir, c'est la boue flasque dans laquelle on s'enlise. L'apathie, c'est le contraire du vent qui gonfle la voile blanche qui vibre dans le ciel bleu; l'apathie c'est le calme plat.

Des exemples d'apathie... on en trouve partout! On encourage l'enseignement du français mais on ne fait que fort peu pour que chaque professeur de français possède cette langue, ait une expérience personnelle de la culture qui y correspond. On offre des bourses, mais qui cherche à en profiter?

On publie des guides qui présentent les buts de cet enseignement, les programmes disponibles, la possibilité d'employer des projets individuels, mais qui lit ces guides? Qui a le courage de faire des suggestions positives à leur sujet? En voici assez sur les aspects négatifs! Tournons notre regard vers des solutions positives. Dans la ville d'Edmonton il y a mille et une occasion de parler ou d'entendre du français: cours de conversation, réunions mensuelles des professeurs de français, chorales comme celle des Chantamis, spectacles du théâtre français, clubs de hockey comme celui de Laurent Leclerc, le petit cercle français, l'ACFA, l'animation sociale, la radio CHFA, la télévision de Radio-Canada, le Franco-albertain, les films de l'O.N.F. et j'en oublie certainement. Or, nous servons-nous de ces organismes? Y prenons-nous une part active?

Parmi nous qui a emmené sa classe d'anglophones voir les élèves de l'Assomption ou du Collège St-Jean? Qui a visité le poste de CHFA? L'imprimerie du Franco ou les studios de la télévision? Qui a invité des francophones, et il y en a de tous genres, à venir parler à leurs élèves? Qui encourage ces cercles de français qui font la joie des élèves intéressés à notre langue, à notre culture? Qui a entrainé sa classe à l'O.N.F.? à l'exposition de Rodin?

L'apathie voyez-vous c'est un manque d'amour car on ne se met pas dans la peau de l'autre, à sa place. C'est un manque d'enthousiasme cette force si proche de la foi qui donne des ailes. En parlant avec un jeune ami je lui disais: "en fait pour combattre l'apathie il faut cultiver sa sensibilité, sa joie de vivre, s'embarquer corps et âme dans son enseignement et malgré le fait que, le découragement, les déceptions, foncer avec enthousiasme dans notre sujet". Que notre feu intérieur mette le feu aux esprits de nos élèves! Mais je vous entends déjà me dire que pour combattre l'apathie il va falloir que vous, en tant qu'individus, travailliez encore plus que de coutume. Peut-être, mais ce n'est pas nécessaire! Un grain de sable ne fait pas la plage!

Cherchons ENSEMBLE des solutions pratiques en partant de la base que l'apathie est un monstre sans tête, une masse grise, informe, molle.

Commençons par ce qui est le plus loin de nous, un genre de dieu de l'olympe, enveloppé du mystère propre aux choses inconnues... je veux parler du Département de l'Education. Comme tous les groupes il est composé d'êtres humains, d'individus qui, chacun à leur manière, font de leur mieux dans leur domaine pour améliorer, dans notre cas, l'enseignement du français. Ces hommes fonctionnaires ou enseignants à tous les niveaux - de l'élémentaire à l'université de toutes les parties de la province - du nord au sud - se réunissent régulièrement pour préparer des directives générales, suggérer des améliorations et il ne tient qu'à nous en tant qu'individus membres de notre corps professionnel de leur faire connaître nos suggestions constructives. Si nous ne sommes pas contents, au lieu de ronger notre pain en marmonant apportons des idées pratiques au sujet des programmes, des examens; employons le matériel audio-visuel qui nous attend au centre audio-visuel, avenue Jasper, Devonian bldg.

Au niveau des commissions scolaires il nous semble parfois qu'ils nous abandonnent pourtant songeons aux progrès faits au cours de ces dernières années grâce à l'énergie des co-ordinateurs d'Edmonton: Grugeyroux, Roy.......

Par exemple, employant les fonds octroyés par le gouvernement fédéral la commission scolaire publique a préparé beaucoup de matériel pour faciliter l'enseignement: examens, exercices de laboratoire, exercices écrits. Ils ont été chercher au Québec un jeune homme et une jeune fille qui vont d'école en école s'entretenir avec les élèves de français; ils ont en-



gagé deux personnes qui font passer des examens oraux; ils ont aussi mis à votre disposition 6 assistants pour les laboratoires de langue des écoles secondaires; ils offrent des bourses aux professeurs désireux d'améliorer leur connaissance du français; sans compter des stages de recyclage; ils ont assemblé du matériel audio-visuel: films en cassettes, films fixes, films de 16mm, des ensembles d'affiches, et de cartes postales pour la salle de classe sont à votre disposition.

A la commission scolaire séparée vous avez aussi des films, du matériel audio-visuel, des livres de référence pour Ecouter et Parler, des séminaires de recyclage.

Combien d'entre vous se sont servis de ce matériel? Combien ignorent qu'il existe?

Afin que ces richesses ne pourissent pas, afin que vos élèves puissent satisfaire leur curiosité, développer leurs intérêts, leur créativité je vous suggère un chemin qui me semble possible.

Pouvez-vous, dans les écoles où vous êtes plusieurs à enseigner le français, vous réunir pour discuter de vos problèmes, pour y chercher des solutions pratiques, pour y dresser une liste de choses que vous voudriez voir arriver dans vos classes.

Vous désigneriez ensuite l'un d'entre vous qui serait chargé d'aller à la réunion mensuelle pour exposer vos difficultés, vos désirs aux niveaux
des professeurs
de l'école
des élèves.

Ces suggestions devraient rapporter au Conseil du Modern and Classical languages qui, à son tour étudierait vos requêtes et prépareraient des solutions.

Je pense spécifiquement à:
1. une liste du matériel audio-visuel disponible
2. une liste des personnes susceptibles de parler à vos élèves
3. une centrale des exercices oraux, écrits, des épreuves et examens que vous avez préparés
4. des notes sur des livres que vous employez en classe.

Et je crois qu'il est temps que je m'arrête car comme le disait Isocrates, né à Athènes 436 ans avant notre ère:

"Ne parle pas trop souvent aux mêmes personnes, ne parle pas trop longtemps de la même chose, car tout entraîne l'ennui" et je ne voudrais pas dans ma lutte contre l'apathie vous endormir pour de vrai!

Ce qui se fait ailleurs

LA COMMISSION SUR L'EDUCATION POSTSECONDAIRE EN ONTARIO

RECOMMANDATION NO 1

Que les programmes d'études actuellement disponibles en anglais dans les collèges et les universités de l'Ontario, y compris les programmes de recyclage et les programmes d'éducation permanente, soient offerts par la suite en français dans la province.

RECOMMANDATION NO 2

Que les commissions provinciales de coordination, à la suite de consultations appropriées établissent un calendrier général pour l'instauration des nouveaux programmes qui seront offerts en français dans la province;

RECOMMANDATION NO 3

Que, dans la mise en application d'un tel plan, l'un des objectifs soit de désigner officiellement le Collège Cambrian des Arts Appliqués et de Technologie comme institution bilingue à l'instar du Collège Algonquin dans l'est de l'Ontario;

RECOMMANDATION NO 4

Que, plus particulièrement, compte tenu des facteurs démographiques de cette région, la commission de coordination proposée pour les collèges étudie le plus tôt possible la possibilité de transférer le campus de Cornwall du Collège St-Lawrence au Collège Algonquin.

RECOMMANDATION NO 5

Que les institutions qui relèvent de la compétence de chacune des commissions de coordination proposées soient tenues de proposer un plan de coopération ayant pour but d'offrir des services éducatifs supplémentaires en français tout en respectant les critères généraux des nouveaux programmes appliqués dans l'ensemble de la province.

RECOMMANDATION NO 6

Que des subventions spéciales soient accordées aux institutions françaises ou bilingues de façon à compenser les frais plus élevés qu'entraînent, au départ, le recrutement de professeurs et de personnel de soutien supplémentaire, la création de bibliothèques, la traduction, etc.

RECOMMANDATION NO 7

Nous recommandons, de la même façon, que l'on accorde immédiatement une attention toute spéciale aux programmes en français de sciences de la santé, de bibliothéconomie et d'éducation (en particulier de l'éducation technique, commerciale et "spéciale").

RECOMMANDATION NO 8

Que des crédits pour la recherche, semblables à ceux qui sont actuellement octroyés à l'institut d'études pédagogiques de l'Ontario, soient affectés à la recherche sur l'éducation et la culture française. Ces crédits seraient mis à la disposition de toute institution qui offrirait des programmes en français.

RECOMMANDATION NO 9

Que les collèges et les universités qui offrent des programmes en français soient autorisés à publier des avis sur leurs programmes dans l'annuaire des autres collèges et universités de l'Ontario et:

RECOMMANDATION NO 10

que les commissions de coordination proposées publient des renseignements semblables dans des borchures telles que Horizons, diffusées dans l'ensemble de la province.

RECOMMANDATION NO 11

Que les étudiants francophones de l'Ontario qui voudraient suivre, en français, un cours ou un programme d'études qui n'est pas offert en français dans la province soient admissibles aux mêmes régimes de prêts-bourses que ceux dont disposent les étudiants qui étudient dans la province.

RECOMMANDATION NO 12

Que l'on encourage et que l'on soutienne les bibliothèques municipales, universitaires, des collèges et des écoles secondaires pour qu'elles fournissent livres, périodiques et autre documentation en français.

Bilinguisme et concept d'école bilingue

par le Dr R. Motut



Je veux tout d'abord remercier les responsables de cette rencontre de m'avoir invité à venir discuter avec vous d'un sujet qui intéresse tous ceux qui de près ou de loin, sont associés à l'éducation bilingue. Le sujet est d'actualité puisque bientôt l'école J.-H. Picard ouvrira ses portes aux élèves francophones de la ville d'Edmonton ainsi qu'aux élèves anglophones suffisamment bilingues qui désirent la fréquenter.

Cette école continuera, nous l'espérons, l'oeuvre de l'Académie Assomption et du Collège Saint-Jean qui depuis quelques années, font partie du système des écoles séparées. Elle continuera aussi l'oeuvre poursuivie par ces écoles lorsqu'elles étaient privées, en assurant aux Canadiens-français de la ville et aux autres intéressés au bilinguisme, le milieu voulu pour que se perpétue à Edmonton, les efforts entrepris il y a déjà près d'un siècle, afin d'assurer au groupe francophone, la survie et le progrès de sa langue et de sa culture en milieu albertain. De la réussite de cette école dépendra en quelque sorte l'avenir de la francophonie albertaine, car ce sera la première école du genre, et le succès qu'elle obtiendra permettra peut-être à d'autres écoles de se développer selon des normes semblables; normes, remarquez-le bien, qui sont encore à établir, au moins en partie.

Il faut que cette école réussisse. C'est probablement notre dernière chance de réagir contre l'assimilation totale de notre groupe. Si je dois en croire mes yeux, et surtout mes oreilles, et si les statistiques ne mentent pas, il nous faudra sous peu trouver des moyens de remplir cette école ainsi que nos écoles élémentaires. Nous nous laisserons assimiler en autant que l'esprit de vigilance et de combat nous aura quittés et que l'apathie nous empêchera d'agir. L'école bilingue devient donc la responsabilité de tout le monde, et elle nous offre à nous, francophones surtout, une occasion unique de nous serrer les coudes et de coopérer à en faire un réel succès.

Je ne voudrais pas me limiter simplement à ce que devrait être l'école Picard. La réussite de cette école dépend en grande partie de nombreux facteurs en dehors des cadres scolaires, mais elle dépend surtout de la préparation que recevront les élèves qui la fréquenteront. Il faut donc que tout le programme bilingue, des maternelles jusqu'à la fin de la sixième année soit approfondi de façon à former des enfants bilingues. Or, si j'examine les résultats des écoles élémentaires, je ne puis m'empêcher de me poser un tas de questions qui jusqu'ici semblent demeurer sans réponses. S'il est vrai que l'on juge l'arbre d'après ses fruits, je me demande si le programme d'études de nos écoles élémentaires produit des enfants qui sachent aussi bien le français que l'anglais? Si en toute franchise on peut répondre "oui" à cette question... alors, le problème est réglé; mais si au contraire, la réponse est "non" et je crains fort que la réponse ne soit "non", alors il faut conclure que nos écoles ne sont vraiment pas bilingues et nous nous devons d'examiner pourquoi elles ne le sont pas.

Je ne voudrais pas que vous interprétiez ce que je viens de dire comme une condamnation totale du travail qui se fait présentement dans nos écoles élémentaires. Il s'y fait d'excellent travail. Après tout, on fait ce qu'on peut et du mieux que l'on peut avec ce que l'on a. Soit. Mais il y a il me semble, moyen d'améliorer ce qui existe présentement. D'un autre côté, il y a bien des façons d'être bilingues... et tous n'ont pas la même conception du bilinguisme. Le rapport Laurendeau-Dunton de l'enquête sur le bilinguisme et le biculturisme nous dit ceci:

> Il existe bien des manières d'être bilingues et la qualité même du bilinguisme est fonction de divers facteurs: les langues en cause, les diverses utilisations dévolues à chacune, le degré d'interférence entre elles et leur dissociation par le contenu. A ces faits qui tiennent à la personne peuvent s'ajouter la stabilité et le prestige des langues en présence et la répartition géographique de leurs usagers. (p.6. No. 6. Livre I)

Ce qui suit est peut-être plus consolant pour nous si nous tenons à nous excuser un peu des résultats que nous obtenons:

> Le bilinguisme couvre bien d'autres aspects. Que l'on considère par exemple celui qui peine dans une autre langue et l'on saisira facilement ce que nous entendons par aisance. Dans leurs activités quotidiennes nombre de gens doivent passer d'une langue à l'autre selon ce qu'ils font, et ils témoignent ainsi du caractère fonctionnel du langage. La prédominance d'une langue sur l'autre chez un même individu est illustrée par le fait que la majorité des bilingues préfèrent l'une des deux langues ou en laissent une influer sur l'autre, comme en témoignent leur accent et leur construction de phrases. Mais, comme tous ces facteurs ne sont que relatifs, le bilinguisme d'une personne n'est jamais absolu.

> On croit encore communément qu'être bilingue, c'est posséder une égale connaissance de deux langues: c'est là un des principaux obstacles à la compréhension du bilinguisme, et probablement à son acceptation. Or cette égale connaissance est un phénomène si particulier que pour la désigner on a créé un terme: "équilinguisme".

Le bilinguisme parfait et la connaissance parfaite de deux langues sont choses assez rares. Même les personnes qui ne parlent qu'une langue la possèdent souvent plus ou moins bien. Il y a donc "bilingues" et "bilingues", et le rapport de conclure:

> Il ressort de ce qui précède que le bilinguisme des individus est bien autre chose qu'une connaissance égale des deux langues.

Il semblerait donc, si j'accepte la définition qui précède, que nos écoles élémentaires, même si elles ne produisent pas des élèves "équilingues" forment tout de même des enfants qui possèdent un certain bilinguisme. Est-ce vraiment assez? Est-ce suffisant d'accepter comme but de l'école bilingue de produire des enfants qui se sentent très à l'aise dans la langue du milieu, et extrêmement gênés dans leur langue maternelle? J'ai bien l'impression que la langue maternelle de l'enfant passe très vite au rang de langue seconde, et cela même à l'âge pré-scolaire... au moment où l'enfant sort du foyer pour commencer à jouer avec ses petits voisins. J'ai même la conviction, que l'école élémentaire actuelle contribue à assimiler l'enfant au groupe majoritaire, malgré le français qui s'y enseigne. Si tel est le cas, et l'évidence que j'ai, semble l'indiquer, je crois qu'il est temps que nous ré-examinions non seulement les programmes, mais aussi les cadres de nos écoles, pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'améliorer la qualité du bilinguisme qu'on y offre à l'élève. Quoique je sois persuadé qu'au niveau de l'individu, nous ne pouvons pas nous attendre à créer de parfaits bilingues, je crois néanmoins, qu'en ce qui concerne les programmes et l'école elle-même, nous devons améliorer le système pour tendre vers l'égalité d'opportunité, afin de donner une éducation égale et adéquate dans les deux langues tout en nous efforçant de "tendre" vers l'équilinguisme au niveau de l'individu.

Par où faudrait-il commencer? A mon avis, la réponse en théorie est assez évidente. Il faudrait commencer par les maternelles. Je sais très bien qu'en Alberta, en pratique, cela pose des problèmes car la province ne subventionne pas ces écoles. Nous savons par ailleurs qu'il existe présentement de très bonnes maternelles à Edmonton, mais leur caractère privé et le coût d'instruction ne permettent pas aux enfants de la classe moyenne d'y assister. Or nous avons à Edmonton et dans les autres centres de la province, un potentiel d'enfants dont les parents sont francophones ou de mariages mixtes qui à cause de plusieurs raisons, n'ont pas pu ou voulu enseigner le français à leurs enfants. Nombre d'entre eux ne parlent pas un français académique. Leur éducation a été anglaise. Il ne se sentent pas capables d'enseigner une langue qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils ne connaissent que très peu à leurs enfants. Ce qui est souvent regrettable, c'est que ces mêmes parents voudraient que leurs enfants reçoivent une éducation bilingue. Ils ne savent pas, parce qu'ils ne font plus partie du groupe de langue française, qu'il y a possibilité pour eux d'envoyer leurs enfants dans des classes spéciales de première année. Il faut trouver moyen de récupérer ces gens-là afin de pouvoir alimenter les classes élémentaires des quatre écoles où il s'enseigne du français. Et quant aux maternelles, il faut avoir l'oeil ouvert et faire pression auprès des autorités gouvernementales afin que s'établisse dans la province des maternelles de langues. Dans ce domaine, nous pourrions obtenir l'appui de nombre de groupes culturels que le problème intéresse pour la préservation de leur propre langue. Si j'insiste sur la question des maternelles, c'est que nous savons tous combien le petit enfant apprend vite une langue à l'âge pré-scolaire. Nous savons aussi que nos écoles élémentaires dans le moment, n'ont pas précisément une atmosphère qui soit française, à cause du groupe anglophone unilingue qui les fréquentent et dont l'influence est assimilatrice. Le climat de la maternelle a l'avantage d'être unilingue.



Le deuxième pas à faire... et en attendant, il faudrait commencer par celui-là, c'est de franciser davantage l'école élémentaire, dans le but de la rendre plus bilingue. Dans le moment, malgré tous les efforts des autorités, et malgré la bonne volonté qui règne, nous avons des écoles anglaises fréquentées par des élèves francophones et anglophones, dans lesquelles les langues ne sont pas sur un pied d'égalité et où l'anglais forcément domine. Ces écoles assimilent les francophones au lieu de leur permettre de s'épanouir au moins pendant la moitié de la journée ou plus , en français. Si nos écoles sont ainsi, c'est qu'elles ont évolué d'une situation ou l'on ne permettait l'enseignement en français qu'en première et deuxième années avec une heure par jour pour les autres années. Nous n'avions pas la population pour remplir ces écoles... et semble-t-il, nous l'avons de moins en moins. L'idéal serait d'avoir une ou deux écoles élémentaires en ville à l'usage exclusif de ceux qui veulent devenir bilingues. Je sais bien qu'en disant cela, je soulève un tas d'objections d'ordre pratique de la part de beaucoup de monde, y inclus les parents, les administrateurs et même certains professeurs. C'est pourtant la vérité et la logique qui me dictent cette prise de position. En effet, comment voulez-vous qu'on prétende à l'école bilingue que l'enfant francophone ressente que sa langue et sa culture soient sur un pied d'égalité avec la langue anglaise, quand toute la journée scolaire, à part les heures d'enseignement du français ou en français, est dirigée en anglais. Ceux qui dirigent ces écoles, malgré toute leur bonne volonté et leurs efforts de compréhension vont forcément orienter l'école vers le milieu majoritaire. Les professeurs de ces écoles ne sont pas forcément bilingues. Nous n'obtiendrons jamais un climat propice à l'éclosion d'un sain bilinguisme tant que nos enfants seront minoritaires dans des écoles an-

(suite à la page 13)

L'assemblée de l'A.C.F.A. régionale d'Edmonton en photos

Cette annee, comme nous l'avions dit dans un récent article, l'A.C.F.A. régionale d'Edmonton a comme priorité l'éducation. A leur dernière réunion elle avait comme invités Mme Forest, présidente de la Commission des écoles séparées d'Edmonton, Dr Sabourin, commissaire, Mme Lucie Ray, coordinatrice des classes bilingues, Mlle Robert, assistante-principale de l'école Picard et M. Breault qui remplira la même fonction.

Les membres de l'exécutif ont demandé des précisions à ces personnes en place, leur ont demandé leur conception de l'école bilingue et ont exposé leurs principaux problèmes.

Une autre question fut aussi posée: qu'est-ce que nous pouvons faire pour vous aider?

Il est important de mentionner que l'école Picard, qui est la première école bilingue payée par les fonds publics, est ouverte à toute la population d'Edmonton, à tous les parents qui considèrent que le bilinguisme peut être pour leurs enfants un atout au Canada en plus de les faire accéder à une autre culture.

Il semble bien que le principal problème face à l'école J.H. Picard soit un problème de transport des étudiants. Le Dr Sabourin a précisé que la commission n'envisageait pas un système spécial pour l'école J.H. Picard, pas plus qu'elle ne le fait pour les autres écoles spécialisées.

Que peut faire dans l'immédiat l'A.C.F.A. régionale d'Edmonto? Surtout de la publicité auprès des Canadiens-français d'Edmonton. Elle peut aussi leur expliquer le but de l'école ainsi que ses avantages. Il faut prouver que cette école est un besoin.


Dans l'ordre habituel: M. Hilaire Fortier, président de la Régionale, Mme Forest, présidente de la Commission des écoles séparées d'Edmonton et m. Breault assistant-principal de l'école Picard


De g. à dr.: Mme Ray coordonnatrice des classes bilingues, Mlle Robert assistante-principal de l'école Picard et soeur Joly, principale de l'Académie Assomption


Mme Forest expliquant à Me Arès le plan de l'école J.H. Picard


Nous pouvons voir au centre le dr Sabourin entouré de Mlle Noel et de Me Arès.

L'éducation par la chanson avec les Chantamis

On peut, et de plusieurs façons, oeuvrer pour la reconnaissance du caractère bilingue du Canada. Les CHANTAMIS, eux, ont choisi la chanson pour ce faire. Les 3 et 4 mars dernier, à la salle Confédération de l'Holiday Inn, ils ont donné un concert où bilinguisme et biculturalisme étaient à l'honneur.

Ce concert annuel des CHANTAMIS coincidait avec leur cinquième année d'existence. Le maître de cérémonie, M. Jean Patenaude, a su, par la maîtrise parfaite des deux langues officielles du Canada, présenter un spectacle très professionnel, sans longueur.

L'ensemble des CHANTAMIS de par son répertoire et la qualité musicale de ses interprétions peut rejoindre un vaste public. Il ne se borne pas à un répertoire local mais sait nous faire voyager aux quatre coins du monde. Quel merveilleux moyen que la chanson pour faire connaître à un public anglophone les richesses culturelles des Canadiens-français. Léveillée, Vigneault, Dor et le folklore canadien-français sont très bien rendus par le groupe. De plus les CHANTAMIS savent innover. Nous avons apprécié leur façon de clore la première partie du spectacle. Vers la fin de la chanson LA BOITE A CHANSONS de Georges Dor, le groupe se mêle à l'assistance, l'amène ainsi à participer. A la fin du spectacle un gâteau marquant le cinquième anniversaire des CHANTAMIS leur fut présenté et encore une fois l'assistance avec les CHANTAMIS purent s'en régaler.

La seule critique que nous pourrions formuler envers les CHANTAMIS est le manque d'homogénéité dans la tenue de scène. Deux ou trois membres de la chorale accrochent souvent le regard par des gestes ou une tenue qui diffèrent de l'ensemble. A la longue cela peut agacer.

En général, cependant, toute la soirée est un ravissement. Les solistes, M. et Mme Déry, ont contenté les amateurs de chanson à voix tandis que M. Marcel Doucet et Guy Hébert ont donné à l'assistance une leçon de bilinguisme instantané avec les chansons DOMINIQUE et FRENCH LULLABY.

Le spectacle des CHANTAMIS devrait être présenté partout en province. C'est véritablement oeuvre d'éducation par la chanson, preuve d'une volonté de bonne entente possible entre les différentes communautés culturelles coexistant en Alberta que ce spectacle.

C'est un groupe dont les Franco-albertains peuvent être fiers.

La contestation au niveau albertain

par le Dr M. Kapetanovich

"It's an age when people would rather spend 5 millions on sociologists and psychiatrists than face a hard fact... Young people are growing up as legal and political idiots."
Leslie Bewley

Pendant des siècles, un homme trouvant sa condition insupportable et absurde, cherchait le refuge dans toutes sortes possibles de révoltes. C'était son espoir, sa récompense, sa religion! Dans notre vie quotidienne à nous, dans cette organisation sans brèche de notre actualité, les choses se sont arrangées à tel point que la révolte elle-même risque de s'identifier à l'absurde. La méthode critique indispensable pour l'épanouissement normal d'une culture souffre aujourd'hui d'une maladie chronique qui s'appelle l'euphorie.

Des prix pour les revolutionnaires

La civilisation de consommation, avec sa productivité et sa publicité frénétiques, pousse, avec une ruse diabolique, la contestation jusqu'au bout. Elle ridiculise ainsi et désoriente son élan. Elle exploite avec une nonchalance divine ses extravagances. L'abondance qui règne offre généreusement tout jouet convoité à ses enfants gâtés. Elle invente non seulement des besoins plus ou moins factices pour entretenir la fièvre d'une consommation maniaque, mais elle flatte et cultive aussi les courants révolutionnaires les plus furieux pour absorber et avaler tout avec sa gueule grande ouverte de séductrice possessive, absolue. La tragédie du monde moderne est cette récupération omniprésente!

La fascination de ce piège totalitaire est irrésistible. Elle travaille sournoisement sur l'inconscient d'un être humain qui prétend naïvement entrer dans l'opposition même quand la valeur de son comportement reste profondément réactionnaire. Tout devient institution! Toute démarche insurrectionnelle devient une marchandise dans un système dévorateur d'informations. Au fond, il n'y a que deux solutions! Il faut accepter la commercialisation de chaque fragment, de chaque manifestation de notre personnalité ou se laisser jeter dans la poubelle. L'extase contestataire se transforme en pollution spirituelle. D'une manière ou d'une autre, tout le monde tombe dans le plus pervers des conformismes. Des obstacles que les éternels insatisfaits lui posent un peu partout, la société américanisée se fait un tremplin.

Quelle ironie! Pour la bonne marche de la machine sociale, il faut que chacun prenne son plein de contestation. Autrement, le moteur ne démarre pas. La société est comme un sadique qui peut se permettre un court prélude masochiste avant de continuer sa domination et sa violence! La critique n'est plus qu'une nourriture de prédilection. Ses paradoxes protègent les traditions les plus vulnérables. Mais, alors, quoi faire pour changer ce rapport faussé, ce fonctionnement détraqué! Jamais aucune société n'avait tant comblé d'excitants ceux qui râlent sans cesse tout en profitant de sa prospérité. Un de ces jours, on distribuera des prix aux révolutionnaires les plus acharnés. S'insurger contre un tel état de choses, c'est affirmer une fois de plus l'insurmontable impuissance individuelle devant la plus contradictoire et la plus élégante uniformisation de la matière humaine.

Pénurie intellectuelle de l'ambiance albertaine

Les professions intellectuelles n'ont pas tardé à se mettre sous le charme d'une telle emprise. Comme un authentique recueillement de l'esprit est presque impossible dans cette course sans but, ils expriment leur protestation et courent à leur tour avec une publication prolifique de désaccords théoriques et abstraits. Ils organisent leur complaisance avec beaucoup d'humour noir. C'est l'endoctrinement à rebours! Trop préoccupé à légitimer sa supériorité éphémère, l'intellectuel baigne dans une neutralité de petit bourgeois.

Dans cette partie nord-ouest du plus gamin des continents, ce mandarin fait des coquetteries avec l'ambiguïté de ses diplômes. Son expérience prend souvent un déguisement exotique. Apatride sur les bords, il remplace le manque de patriotisme par un altruisme cosmopolite bizarre. Sa lucidité répugne le concret platement politique pour s'accrocher à la crudité du dollar. Son engagement est purement verbal, inutile comme un cours magistral dans l'enseignement. Comme la facilité s'est instaurée à tous les niveaux dans les institutions scolaires, il ne dissimule même pas sa fainéantise. Qu'il vienne d'outremer ou de la sphère yankee, ce professeur ou ce spécialiste acquiert en douceur une réputation de compétence, toujours grâce à une extraordinaire pénurie intellectuelle de l'ambiance albertaine. Et il n'y a rien de si empoisonnant qu'une renommée imméritée!

Décidément, la politique universitaire de cadre se cherche une maturité. Rien ne justifie cette médiocrité, parce qu'il y a de plus en plus de chômeurs intellectuels sur le marché international. S'agit-il d'une suffisance de nouveaux riches? D'un appareil financier et administratif prodigieux qui ne fait qu'épater les ratés du vieux continent? D'un décor somptueux pour bercer les défauts des professeurs et la paresse des étudiants! Se priver d'une sélection salutaire, c'est avouer l'angoisse devant le changement.

Quoi qu'il en soit, dans le confort de ce cadre, comme un aigle qui plane au-dessus de sa proie, cet intellectuel étranger risque d'assumer le rôle d'un juge prétentieux. Evidemment, les conditions sont excellentes pour se lancer dans la critique. Pour qu'il fasse son petit jeu de contestation marcusienne avec un sourire olympien! Il n'y a rien à craindre parce que le symbole le plus éclatant du pouvoir reste la FORD qui subventionne un théâtre noir où l'on prêche l'extermination de la race blanche. Qu'il fasse son petit cinéma! Encore une fois, plus la critique est exagérée, plus facilement elle tombe dans le vague.

Canada : paradis apolitique

Par la logique même de ses structures et de ses perspectives, le Canada offre une hospitalité inappréciable à l'immigrant. En dehors du fait québecois, qui reste l'affaire d'un peuple condamné à une lutte sans recul pour l'indépendance, ce pays a l'air d'un paradis apolitique. Ses racismes comme ses injustices semblent s'engloutir dans le gouffre de l'opulence. Moi-même, je me suis souvent dit que le Canada jouissait de tous les avantages de la société américaine sans en subir les inconvénients. Je commence à en douter. Il n'y a plus de situations privilégiées dans un monde qui affirme d'une façon si catégorique la fameuse boutade de Sartre: "Tout est politique!" Et c'est précisément cette ambiance d'une démocratie facile qui en fait, malheureusement, un fourre-tout, où les extrémismes les plus malsains peuvent découvrir un abri. Par conséquent, cette situation en apparence extrêmement favorable change d'allure et se fait dangereuse, spécialement si l'on tient compte du voisinage sociologiquement le plus compliqué de la terre.

Quelle est la place de l'Alberta dans cet univers qui n'arrive pas à se frayer un chemin vers sa propre identité? Avec toute l'exubérance de ses ressources et un niveau de vie des plus enviables, elle n'est que la périphérie la plus froide d'un phénomène politique encroûté dans sa ténacité marginale. Une cascade intermittente de l'immigration bariolée et l'absence inexorable de l'authentique. Victime de son progrès accéléré, ce milieu souffre d'une superstructure retardataire et superficielle. D'accord les gratte-ciel poussent comme des champignons! Mais, ils laissent dans les sous-sols leur rejeton culturel.

La distraction est un produit bâtard, composé de beaucoup de whisky et d'un peu de strip-tease. En dehors du snobisme flagrant d'une soi-disant élite intellectualisant à tout propos, les gens ne savent pas s'amuser. L'activité artistique toute sporadique n'est que le camouflage de la banalité partout jubilante. Le domaine culturel local chancelle avant de naître. Ou, comme un enfant au berceau, il trèmble et pâlit devant le moindre défi de l'agressivité vulgaire du dollar. La littérature n'existe pratiquement pas. La presse quotidienne est d'une obésité dérisoire, qui cache mal son manque total d'inspiration ou d'originalité. Elle patauge dans une mare d'annonces et de ragots. L'art dramatique est à ses débuts. Bien sûr, dans une masse d'un demi-million d'habitants, on trouve toujours l'auditoire pour deux ou trois salles, même quand le programme est modernisé avec une rapidité plutôt naïve. Le public inéducable impose aux cinémas un répertoire minable. Presque obligatoirement, un film de valeur internationale tient l'affiche à peine une semaine. "Dirty Harry" et "The French connection" sont glorifiés pendant des mois, mais on ne discute même pas du passage très court d'une création de Losey ou de Lelouch. La télévision et la radio, des parvenus qui pratiquent la plus insipide, la plus effrontée des imitations.

Pendant la dernière campagne électorale, j'ai rencontré un représentant très sympatique du parti conservateur progressiste. Un beau garçon, un peu trop blond, d'une trentaine à peine entamée. Un vrai échantillon publicitaire tout vivant d'une impeccable vedette de cinéma. Un sourire infatigable sur son visage rayonnant de santé. Je lui ai exprimé mes compliments pour le nom du parti. Comme on ne peut jamais être conservateur et progressiste à la fois, il titre ainsi des confusions et des contradictions superbement présentes. Commis voyageur ou marchand ambulant de la politique, il faisait sa propagande à un niveau commercial très bas, de porte à porte. Il fallait mettre en marche une parodie de la machine électorale dans une province où l'on préfère un show de Carol Burnett à la politique. Quelle difficulté surprenante pour refaire l'alibi des politiciens! C'est ainsi qu'ils paient tribut à une société qui n'a pas encore formulé d'autre genre d'opposition. Nulle part la démocratie parlementaire ne rencontre un enracinement aussi farouche de l'indolence! Si jeune et si solide! Parler politique à une majorité informe parfaitement silencieuse qui se décide à voter comme on choisit à tout hasard une compagnie d'assurance quelconque!

De son côté, avec un bouquet de compliments qui sentait le camphre, il exprimait ses regrets. Trop souvent, tout le long de ses visites, il faisait à peu près la même constatation. Dès qu'il entrevoyait une conscience politique plus profonde et plus nerveuse, c'était presque toujours le cas d'un immigrant plus ou moins récent, qui n'avait pas le droit de vote. Il lui manquait régulièrement une ou deux années pour aboutir à la nationalité canadienne. Je lui ai répondu que, de toute façon, la réaction de cet individu sera inverse à la fin de la période de contagion. Cinq grasses années dans le confort albertain suffisent à éponger toute réflexion qui dépasse le compte bancaire! Une culture réduite à l'éclectisme des mécènes primates, qui identifient l'intelligence avec le goût des artistes douteux, il y a de quoi devenir apolitique pour toute une vie dans ce petit coin du monde! Et apolitique ou drogué par les mirages d'une révolution abstraite, cela revient au même. Tous condamnés à faire le jeu de l'establishment!

L'étudiant albertain

Il est possible que la plus curieuse et la plus caractéristique partie du spectacle albertain se déroule dans l'ambiance estudiantine. Confronté avec la diplomatie ou la démagogie, l'autorité ou la comédie des professeurs, l'étudiant combat pour l'égalité ou la parité, comme un ouvrier inculte qui se fait des illusions sur l'autogestion. La frivolité d'une culture encore plus complaisante que superficielle l'empêche de réfléchir pour qu'il puisse convertir en résultats pratiques une solution théorique irréprochable. D'ailleurs, il n'y a que son présent qui l'intéresse! Il s'abandonne au libertinage de la notion la plus courte du temps. Ses aspirations se sont empêtrées dans la boue de tracasseries quotidiennes.

Pendant que l'audace intellectuelle du professeur se dégrade régulièrement dans l'asphyxie des revendications banalement salariales, cet étudiant avilie et déshonore tous les bénéfices de sa disponibilité juvénile. Au lieu de s'arracher avec un enthousiasme constructeur à l'imposture monolithique et stérilisante d'une communauté universitaire parfaitement servile, il adopte le langage et les coutumes du patron. Il épouse tous les tabous de la société! Au lieu de se remettre en question à chaque pas, et de se faire bâtisseur de l'inconnu, il végète. Son impatience comme son insouciance ont un aspect parasitaire. Il lui manque la spontanéité, le côté magique, bouleversant de la pulsation spirituelle. Il met des caprices typiquement bourgeois à la place de ces valeurs qui le dépassent et qu'il considère comme des fantômes.

Il parle politique en député! Dans une société qui n'a que l'exclusivité de son bien matériel pour bourrer l'énormité de ses trous, le conformisme des jeunes reste le plus malheureux de ses produits. Mais, quoi faire? Jamais l'histoire ne nous a donné l'exemple d'une telle accumulation de richesses, et jamais les gens n'ont été si obsédés par la pauvreté! Par conséquent, à l'imposture de la société répond l'imposture de l'étudiant. Son exhibitionnisme vestimentaire n'est que la couverture pour une mauvaise conscience, le folklore d'une classe privilégiée dont il est le plus chatouilleux des membres. Il n'est téméraire que lorsqu'il faut s'intégrer. Il ne demande qu'à se laisser triturer par la monstruosité envoûtante du mécanisme social. Inconsciemment ou non, perfidement ou non, il témoigne en faveur de cette société cyniquement permissive. Il ne cherche qu'à se procurer de l'argent le plus tôt possible et d'un peu d'orgie de temps en temps.

Vivant dans un pays encombré de problèmes bouillonnants, insolubles et grandissants, l'étudiant américain y trouve un exutoire au moins provisoire pour sa désorientation métaphysique absolument justifiée. En dehors des imitations enfantines de l'engagement politique concret, l'étudiant albertain n'a pas d'exutoire authentique contre le seul mal qui s'attaque à son intégrité de consommateur intellectuel, l'ennui des riches. Un érotisme tapageur n'arrive pas à l'extirper du puritanisme ancestral dont le plus pharisien des impérialismes s'est coiffé pendant des siècles. Quelles soient ses origines, ce puritanisme rudimentaire est la première notion qu'il incorpore et qu'il incarne. Il a surtout hâte d'effacer toute trace du qualificatif d'immigrant. Et les parvenus sont les plus cramponnés des xénophobes! Drôle de chauvinisme de la part de ceux qui, en définitive, ne pourront jamais trouver un soupçon d'identité que dans leur hétérogénéité foncière.

(suite à la page 13)

roman-feuilleton

Le Désir de vivre

Troisième partie

Paul Acker

- Oui, pour quelques instants; je visite chaque soir le magasin pour m'assurer que tout est bien fermé et que toutes les lumières sont éteintes. Je suis la plus ancienne employée; c'est moi qui ai cette responsabilité. Ici, dans nos chambres, dès onze heures, il ne doit plus y avoir de lumière.

Et baissant la voix, elle ajouta, déjà effrayée:

- Le feu pourrait éclater.

La pluie tombait plus forte; l'appel des tramways se prolongeait dans la nuit. Je me couchai. Mademoiselle Mélanie revint; elle s'assit au secrétaire, écrivit un moment, puis versa un peu d'huile dans la veilleuse et tourna deux fois la clef dans la serrure. Enfin elle se déshabilla, rangea méthodiquement ses effets sur la chaise, s'enfonça dans son lit se se coucha sur le dos, effaçant de la main, quelques secondes, les plis des draps. Puis elle s'endormit.

Je ne dormais pas. La pluie rebondissait sur le toit d'ardoises; la lueur de la veilleuse, une petite église en plâtre, avec des vitraux bleus, roses, verts et une architecture ajourée, projetait sur le plafond d'étranges dessins. Mademoiselle Mélanie respirait bruyamment. Onze heures sonnèrent au loin. Mille souvenirs, mille images flottaient en mon esprit. La rapidité du temps m'épouvantait. Ainsi, maintenant, j'habitais dans une maison étrangère, en compagnie d'une vieille fille inconnue, cette chambre misérable. Quelques heures auparavant, j'étais encore à Gernin. La carriole attendait sur le chemin pour me conduire à la gare du Tilloy. Mon père m'avait longtemps pressée contre lui; cette figure ravinée, desséchée, avec les yeux aigus sous les sourcils épais, les moustaches jaunies par le tabac, la joue balafrée, se dessinait devant moi, comme taillée dans du chêne. Combien je l'aimais autrefois, toute enfant! J'admirais ce qu'il disait, ce qu'il faisait, sa nature impérieuse, violente; j'étais, comme lui, orgueilleuse, tyrannique, folle de liberté... Je n'aimais pas ma mère; du moins je le croyais; et bien que mon père ne s'abandonnât jamais à de tendres sentiments, c'était à ma mère que je reprochais de ne m'accorder ni caresses ni gâteries. Ma mère souffrait sans se plaindre. J'avais achevé mes années de pension à Dijon chez les soeurs visitandines, et dès mon retour à la ferme j'avais tout deviné: les projets échoués, les biens hypothéqués, les dettes multipliées. Mon père aigri, prompt aux injures et aux menaces, s'emportait à des colères terribles. Il fallut vendre la ferme. Je décidai de gagner ma vie. Mais comment y parvenir? Mon père ne m'avait jamais permis de préparer des examens; je devais être une demoiselle, et non une institutrice. Durant des semaines, on chercha vainement. Atterrée, je démêlais tout ce que ce sot orgueil cachait d'incapacité, d'égoïsme, d'ignorance; mes plus chères illusions s'écroulaient. Un matin, au déjeuner, après la visite d'un homme d'affaires, il frappait sa femme. Je me précipitais, elle l'avait repoussé; il reculait stupide. Elle me laissa avec indifférence consoler sa détresse. Pauvre femme! Tandis qu'elle excitait le cheval, je l'examinais. Le corps secoué par les cahots de la voiture, un châle noué sur la poitrine, les rênes entre ses mains maigres, elle portait sur son visage les marques profondes que tracent les inutiles fatigues et la résignation désespérée au malheur; elle ne parlait pas, elle paraissait ne songer à rien. La brume voilait l'horizon; les bois se teintaient de rouge comme à l'automne; et tout était rouge, les arbres, la terre et l'eau...

Mademoiselle Mélanie dormait; un souffle rauque s'échappait de sa bouche entr'ouverte. Une heure incertaine, en troublant le silence, le rendit plus pesant. Des frissons me saisirent; par la fenêtre mal jointe l'air froid de la nuit s'insinuait. Je voulus me lever pour la fermer, mais la crainte de réveiller mademoiselle Mélanie me retint immobile. J'étendis mes vêtements sur le lit, je me couvris les épaules avec mon collet. Je frissonnais toujours, et le sommeil me fuyait. Je n'avais jamais vécu une nuit pareille. L'hiver, à Gernin, alors que la neige exhaussait le sol et que les sangliers chassés par la faim descendaient jusqu'aux premières maisons, que de fois je m'accoudais à la fenêtre! La lune, au milieu des étoiles, répandait une lumière bleue sur la blancheur de la forêt et des champs; le vent gémissait le long des murs, et j'écoutais, ravie, ses lamentations ou ses fureurs. Ici, je n'entendais que la respiration de mademoiselle Mélanie; le printemps succéderait à l'hiver, et l'été au printemps... et rien ne changerait. L'été! Machinalement je répétais ce mot. Une image surgissait de l'ombre: un visage d'un pur ovale, de grands yeux caressants sous de longs cils, une bouche fine, des cheveux noirs et roulés en grosses boucles, le nez droit, les dents éblouissantes. Je la reconnaissais bien, cette fillette de quinze ans, qui passait toutes les vacances à Vernay, dans la propriété de ses parents. Un après-midi d'été, avec d'autres jeunes filles, elle était entrée dans la ferme; il émanait d'elle un charme auquel personne ne résistait. A l'instant, Madeleine Alquier avait personnifié pour moi toute la beauté, toute la grâce, toute la douceur aussi; elle était revenue souvent; elle illuminait la maison par sa présence. Mon père accourait; ma mère devenait gaie. Je ne la verrais plus jamais, sans doute. Qu'étais-je maintenant?...

II

Mademoiselle Mélanie, en jupon, assise au pied du lit, se chaussait. Il ne pleuvait plus, le ciel bleu était frais et comme humide; mais à la clarté du jour, dans le désordre du réveil, la chambre, où traînait l'odeur de la nuit, apparaissait plus misérable.

- Vous ne vous levez pas encore? demanda mademoiselle Mélanie?

J'éprouvai soudain une gêne insurmontable à quitter mon lit et à m'habiller devant elle.

- J'ai si mal dormi, répondis-je pour gagner deux ou trois minutes.

Mademoiselle Mélanie me regarda avec un pitoyable dédain.

- C'est dimanche, fit-elle, le magasin reste fermé; vous pouvez encore dormir sans crainte.

Elle ajouta:

-Vous entendez la messe, n'est-ce pas?

- Mais oui.

- La grand'messe se célèbre à neuf heures, et il est huit heures.

Elle commença à se coiffer devant le vieux bureau. Ses bras jaunes tendus hors d'une chemise en grosse toile, elle sépara d'abord sur le front en deux bandeaux ses cheveux, elle ramena ces bandeaux contre ses joues, en serra les bouts entre les dents, et peignit les cheveux de derrière; puis elle roula un chignon. Le peigne découvrait les places nues du crâne. Une fois coiffée, elle attacha ses boucles d'oreilles et revêtit un cache-corset; alors seulement, elle se lava, mais avec pudeur, cachant à l'aide de la serviette sa gorge où saillaient les os, et ne savonnant que les joues, la nuque et les mains. Elle décrocha une robe de cachemire noir, pendue au mur, un mantelet de taffetas, une capote à brides.

- Vous êtes joliment paresseuse! me dit-elle.

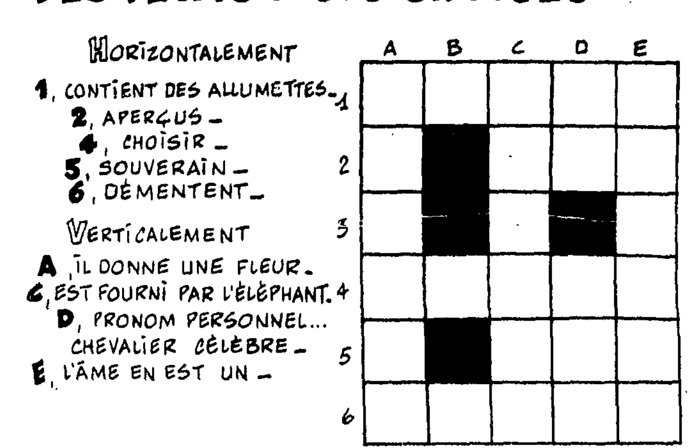
Je me taisais.

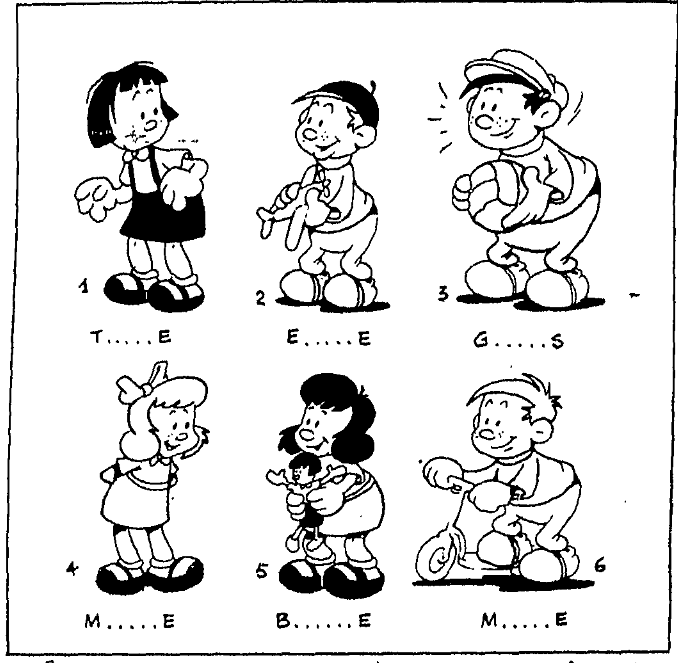
- On déjeune à midi précis, dit-elle plus haut.

Et sans doute irritée par mon silence, se détournant d'un petit mouvement sec, elle sortit.

(A suivre)

LES PETITS MOTS CROISÉS





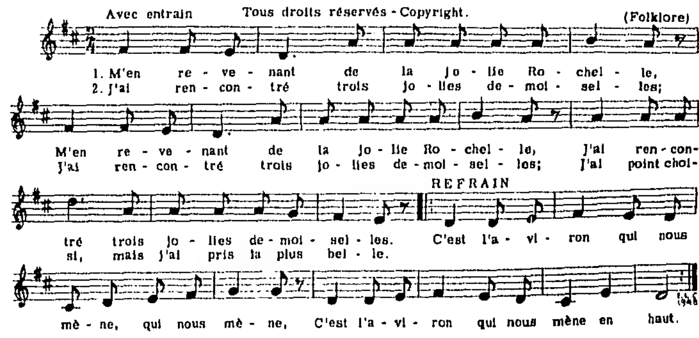
A VOUS DE TROUVER LE PRÉNOM DE VOS PETITS AMIS.

RÉPONSES

B	O	I	T	E
O	■	V	U	S
U	■	O	■	P
T	R	I	E	R
O	■	R	O	I
N	I	E	N	T

LES PRÉNOMS... 1, THÉRÈSE - 2, ÉTIENNE 3, GEORGES - 4, MARTINE - 5, BRIGITTE - 6, MAURICE -





3
J'ai point choisi, mais j'ai pris la plus belle; (bis)
J'l'y fis monter derrièr' moi, sur ma selle.
C'est l'aviron qui nous mène, etc.

4
J'l'y fis monter derrièr' moi, sur ma selle; (bis)
J'y fis cent lieues sans parler avec elle.
C'est l'aviron qui nous mène, etc

5
J'y fis cent lieues sans parler avec elle; (bis)
Au bout d'cent lieues, ell' me d'mandit à boire.
C'est l'aviron qui nous mène, etc.

6
Au bout d'cent lieues, ell' me d'mandit à boire; (bis)
Je l'ai menée auprès d'une fontaine.
C'est l'aviron qui nous mène, etc.

7
Je l'ai menée auprès d'une fontaine; (bis)
Quand ell' fut là, ell' ne voulut point boire
C'est l'aviron qui nous mène, etc.

8
Quand ell' fut là, ell' ne voulut point boire; (bis)
Je l'ai menée au logis de son père.
C'est l'aviron qui nous mène, etc.

9
Je l'ai menée au logis de son père; (bis)
Quand ell' fut là, ell' buvait à pleins verres.
C'est l'aviron qui nous mène, etc.

10
Quand ell' fut là, ell' buvait à pleins verres; (bis)
A la santé de son père et sa mère.
C'est l'aviron qui nous mène, etc.

11
A la santé de son père et sa mère; (bis)
A la santé de ses soeurs et ses frères.
C'est l'aviron qui nous mène, etc.

12
A la santé de ses soeurs et ses frères; (bis)
A la santé d'celui que son coeur aime.
C'est l'aviron qui nous mène, etc

Lettre ouverte

Pauvre et petit (suite de la page 6)

Canada aussi, garde les ondes et rien n'apparaît anormal, si ce n'est que c'est seulement les francophones qui paient le prix de ce désaccord qui existe présentement au sein de l'organisme qui est pourtant organisme d'état, tant pour les francophones que pour les anglophones. La différence est grande cependant car les citoyens, s'ils sont égaux devant les taxes, perdent l'équilibre quand ils arrivent aux services qu'ils sont en droit d'attendre.

Le canal 5 ne peut subir de préjudice - allons donc - le civisme courtois de nos amis anglais et leur sens d'équité devraient les amener à nous laisser un petit pourcentage de français, pour le temps de la grève, dans leur programmation du canal 5. Peut-être n'y ont-ils pas pensé? Car enfin sommes-nous, oui ou non, des partenaires égaux?

Vive la Différence

Bilinguisme (suite de la page 9)

glaises. L'école bilingue, d'après ma conception de la chose, c'est une école spécialisée... avec un personnel spécialisé qui doit pouvoir enseigner et s'exprimer dans l'une ou l'autre langue et les posséder toutes les deux. Ce qu'on juge bon pour l'école Picard devrait nous animer tous pour ce qui relève de l'organisation de l'école élémentaire. Je ne veux pas que cette école élémentaire soit un "ghetto" culturel. Si elle est vraiment bilingue et accessible aux anglophones et aux francophones dont le but est le bilinguisme... et que les deux langues soient sur un même pied... cette école sera justement le contraire d'un ghetto culturel... Ce sont les écoles unilingues, qui ne présentent qu'une culture et qu'une langue à l'exclusion de toute autre, qui menacent de créer un esprit de ghetto dans un pays multiculturel.

Je viens de toucher au problème de la culture. Cela aussi est de prime importance. On n'enseigne pas une langue dans le vide. Cette langue est le véhicule d'une culture. Pour que l'enfant soit initié à une culture qui n'est pas celle du milieu dans lequel il vit, il faut créer à l'école, d'une façon aussi naturelle que possible, l'atmosphère qui permette à l'élève de s'initier à cette culture. Or, dans nos écoles élémentaires, tant que les cadres actuels existeront, la chose s'avère presqu'impossible. Je sais que pour l'école Picard, la Commission scolaire s'est penchée sur ce problème. Je dis simplement que l'école bilingue, au sens où je l'entends, doit commencer beaucoup plut tôt, car si la question de nombre nous préoccupe... il y a aussi et surtout la question beaucoup plus importante de la qualité du produit. C'est à l'école élémentaire, pendant que l'enfant est encore malléable, qu'il n'a pas encore adopté les préjugés du milieu, qu'il n'a pas été conditionné par tout le système, qu'il apprendra sa langue maternelle et l'autre langue, en toute liberté, si l'atmosphère de l'école s'y prête.

J'ai commencé par vous donner ce qui aurait bien pu servir de conclusion à cette causerie. Je l'ai fait un peu exprès. J'arrive à un âge ou mon expérience comme éducateur, comme parent, et comme Canadien, conscient des problèmes qui se posent pour nous, francophones minoritaires, me permet je crois, de tirer certaines conclusions personnelles. Qu'on soit de mon avis ou non importe peu. Voilà au delà de 50 ans que pour accomoder "les autres" on tente de sauvegarder la chèvre et le chou... avec le résultat que vous connaissez aussi bien que moi. Il faut tout repenser le système actuel dans le but de le faire fonctionner conformément aux besoins de l'éducation bilingue. Je ne dis pas que ce sera facile. Je ne dis pas non plus que cela se fera tout de suite... mais je vous garantis qu'avant longtemps, si l'école Picard veut réussir, ce sera elle qui se rendra compte des lacunes et qui demandera des changements.

(suite la semaine prochaine)

La contestation (suite de la page 11)

Plus ou moins arrivistes, le plus haut comme le plus bas placés, tous les hommes de cette société se laissent machinalement absorbés par un travail épuisant. Vouloir posséder le plus possible est leur seule façon d'oublier l'essentiel! D'ailleurs, ils ont peur du loisir comme du chômage. Ils ont besoin de s'endormir devant une émission de télévision abrutissante. S'acharner et s'accrocher à un emploi quelconque c'est aussi éviter la réflexion. Toute la société devient ainsi comme une classe favorisée. Elle se fait conservatrice par excellence et grossièrement apathique! De toutes façons, dans un milieu pareil, la contestation la plus effrénée rejoint et égale l'absence de toute contestation. Au sein du Canada, l'Alberta offre l'exemple le plus monotone et le plus dépouillé d'ornements de la civilisation de consommation. La menace de désintégration est-elle d'autant plus forte dans une société qui prolonge à l'infini son sommeil hibernal de conformisme?

N.D.L.R.: Les sous-titres sont de nous.

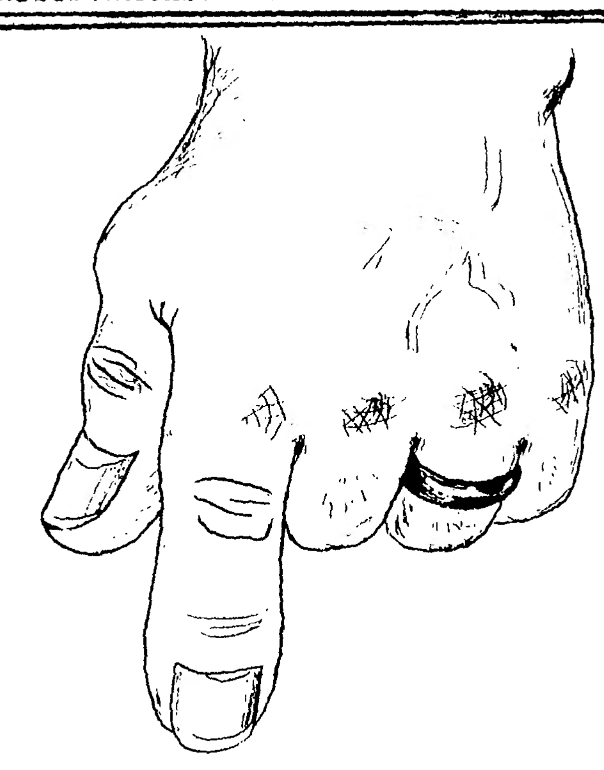
AVIS

Mesdames et Messieurs, des difficultés dans ses relations de travail avec un groupe de ses employés obligent la Société Radio-Canada à annuler jusqu'à nouvel avis toutes les émissions au canal 11. En attendant que la situation redevienne normale, nous vous prions d'excuser ces contre-temps.

Abbé Garnier (suite de la page 3)

ordination sacerdotale en l'église St-Martin de Vegreville. A l'automne 1961, il quitta Vegreville pour un voyage en France, avec sa soeur. A son retour en 1962, il s'établit au Foyer de Legal. Depuis quelques années, il avait pris résidence au Foyer Youville où il est décédé à l'âge de 94 ans.

Très actif pour la cause canadienne-française en Alberta, M. l'abbé Henri Garnier demeure dans notre souvenir bien vivant. Nous offrons nos sympathies à sa soeur Mlle Claire Garnier.



JE M'ABONNE, TU T'ABONNES, IL S'ABONNE, NOUS ABONNONS, VOUS ABONNEZ, ILS ABONNENT LEURS AMIS AU FRANCO-ALBERTAIN.

(Abonnement)

LE FRANCO
10010 - 109e rue,
Edmonton, Alberta

NOM ....

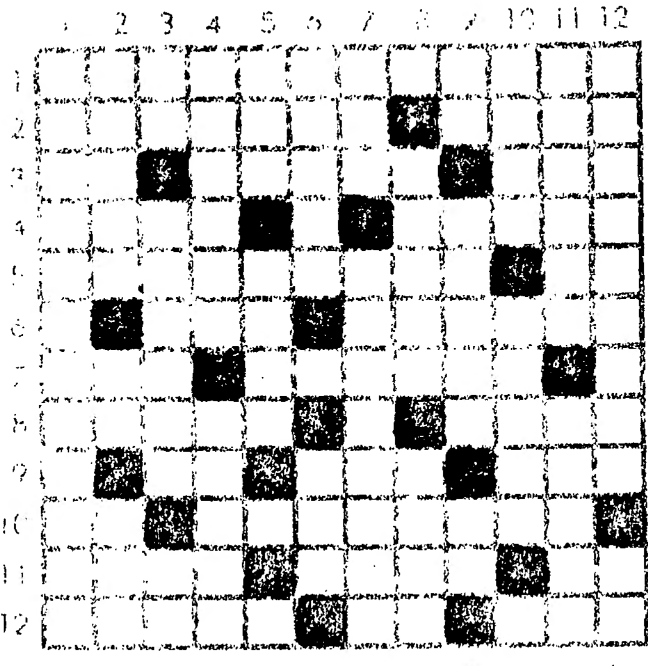
ADRESSE ....

Veuillez trouver ci-inclus la somme de $..........

pour abonnement au Franco-albertain pour .... an(s).

Tarifs d'abonnement:
Au Canada — 1 an: $5.00 — 2 ans: $9.00
A l'étranger — $7.50 par année

MOTS CROISES



Roland Gregoire

HORIZONTAL

1. Gradé chargé d'administrer un établissement.
2. Qui agit sans réflexion, sans attention. - Prénom masculin
3. Numéro. - Qui existent effectivement. - Etat physiologique de certains animaux.
4. Action de s'élancer. - Lettre grecque.
5. Teindre de nouveau. - Eminence.
6. Point cardinal. - Action de remettre dans un lieu.
7. Pareil, semblable. - Transmises de bouche en bouche.
8. Elu de nouveau. - Du verbe être.
9. Sud-ouest. - Trois fois. - Coupé court.
10. Mis pour ici. - Nées de la même mère mais non du même père
11. Greffe. - Adj. poss. - Term. d'inf.
12. Privé du sens de l'ouie. - Dans. - Colère.

VERTICAL

1. Appareil transformant une énergie quelconque en énergie électrique, pl.
2. Ornement sacerdotal. - Voyelles jumelles.
3. Sud-ouest. - Espèce de singe d'Amérique du Sud, pl. - Pron. pers.
4. Pop., chambre, pl. - Donner, prendre à loyer.
5. Colère. - Aussi, de même.
6. Lieu où se faisaient entendre les musiciens à Athènes. - Récipient en terre réfractaire.
7. Fleuve d'Afrique. - Manufacture de drap.
8. Ville au confluent du Richelieu et du Saint-Laurent. - Peu de chose.
9. Chef-lieu de Canton de la Marne. - Exprime la similitude, l'identité, pl. - Consonnes doubles.
10- Qui a le cerveau troublé par l'action du vin. - Rivière des Alpes du Nord.
11- Qui ont la couleur du sang. - Couper court.
12. Du verbe entamer. - Ile de l'Atlantique.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	M	A	T	E	R	I	A	L	I	S	E	R
2	E	V	I	T	E	R	■	I	L	O	T	E
3	T	E	T	■	A	I	R	E	L	L	E	S
4	I	N	R	I	■	S	E	R	I	E	■	I
5	C	I	E	R	G	E	S	■	M	I	E	N
6	U	R	■	A	■	R	E	S	I	L	L	E
7	L	■	E	S	E	■	R	O	T	■	U	R
8	O	S	T	■	R	I	V	I	E	R	E	■
9	S	E	I	N	■	C	O	R	S	E	■	O
10	I	V	E	■	V	O	I	E	■	V	A	N
11	T	E	R	■	E	N	R	E	N	E	R	■
12	E	■	S	U	R	E	S	■	E	R	S	E

RG

La Sécurité Familiale souhaite BONNE FÊTE à ses membres suivants

DIMANCHE, 12 mars

L'abbé Léonard DEROME
Jarvie
Dr Joseph-Paul MOREAU
Edmonton
Sr Catherine COTE c.s.c.
Donnelly
Mme Henriette TURCOTTE
Girouxville
Sr Tarcienne MEUNIER f.j.
Edmonton
Edouard REQUIER
Donnelly

LUNDI 13 mars

Mme Thérèse DECHENE
Edmonton
Marc LAPOINTE
Mandeville, Jamaique
J. Aimé LAVIGNE
Beaumont
Mme Imelda LECLAIR
Edmonton
Mme Emelda OUELLET
Tangente

MARDI, 14 mars

Mme Fernande BISSON CAMPBELL
Edmonton
Alcide BRUNEAU
Jean Côté
Mme Liette BUGEAUD
Bonnyville
Sr Florence CLUSIAULT s.c.e.
Tisdale
Henri DE MOISSAC
St-Paul
Josaphat FORTIER
Valleyview
Mme Imelda GAGNON
Medicine Hat
Mme Louise GALLANT
Edmonton
Ernest GENEST
Edmonton
Eugène LABROSSE
Montréal
Gérard MERCIER
Donnelly
Raoul TREMBLAY
Falher

MERCREDI, 15 mars

Rolland AUDETTE
St-Paul
Gérard L. LEMIEUX
Bonnyville
Alfred MULLER
Bonnyville
Louis Ph. TELLIER
Bonnyville
Mlle Lise VEILLETTE
Edmonton

JEUDI, 16 mars

Léo CHALIFOUX
Edmonton
Roméo CHAMPAGNE
St-Paul
R.P. Eugène LEBLANC o.m.i.
Falher

VENDREDI, 17 mars

Raymond CHAUVET
Ottawa
Rémi CLOUTIER
High Prairie
Gérard GOUCREAU
Hay River, T.N.O.
R. P. Christian KNAPEN o.m.i.
McLennan
Sr Corinne LANGLOIS f.j.
Edmonton

SAMEDI, 18 mars

Paul ARSENEAULT
High Level
Marcel BROUSSEAU
St-Vincent
Francis DALLAIRE
Edmonton
Paul Arthur FORTIN
St-Isidore
Réal LAMBERT
Marie-Reine
Mme Georgette LANGLOIS
Tangente
Mme Thérèse L'HEUREUX
Edmonton
Edouard TERCIER
Bonnyville

Cartes d'affaires professionnelles

Richard Hudon et Guy Duchesne

Des animateurs albertains passent deux jours au Collège

par Marthe Lemery

Le Service d'animation sociale de l'Alberta, si éloigné qu'il soit d'Ottawa, s'intéresse pourtant au Collège Algonquin.

Ainsi, deux animateurs sociaux d'Edmonton, oeuvrant auprès des franco-albertains, Richard Hudon, ex-étudiant d'Algonquin et Guy Duchesne ont visité le Collège, les 14 et 15 février, en vue d'établir une collaboration étroite entre leur service d'animation et les responsables du programme de développement communautaire donné au Collège.

Lors d'une rencontre avec Alan Clarke, un des responsables de ce programme, les deux animateurs ont entrevu la possibilité d'échanges qui pourraient avoir lieu entre ces deux organisations. Ainsi, le Collège, par l'entremise du département de développement communautaire, agirait en tant que critique et conseiller auprès du service d'animation sociale. Quant à ce dernier, il accueillerait des groupes d'étudiants d'Algonquin lors de stages pratiques.

Par ailleurs, MM. Hudon et Duchesne ont rencontré quelques membres de l'administration au cours de leur visite officielle du collège. Ils ont notamment discuté avec le coordonnateur du bilinguisme, Lionel Poirier, et avec Roger Major, directeur du département de français. La politique de bilinguisme adoptée par le Collège les intéressait particulièrement, puisque leur service d'animation collabore avec le seul collège bilingue d'Alberta, soit le Collège universitaires St-Jean, d'Edmonton.

Avec le président de l'Association francophone du Collège Algonquin, André Champagne, ils ont ébauché un programme d'échange qui impliquerait autant les étudiants que les professeurs et administrateurs des collèges Algonquin et St-Jean.

Selon les organisateurs, cet échange permettrait de réunir deux groupes minoritaires aux prises avec les mêmes problèmes.

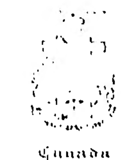


Lors de leur visite au local de l'AFCA, (en haut, à droite) Richard Hudon s'entretient avec Yves Ledoux; (en bas à droite) Guy Duchesne en compagnie de Robert Gauthier (gauche), et André Champagne.



Quand les citoyens s'organisent ça marche

Le Cabinet du Secrétaire d'Etat



The Office of The Secretary of State

Canada

Ottawa, Ontario
le 16 février 1972

Madame Marguerite Dentinger
Secrétaire du Comité de la Télévision
Association Canadienne-française de l'Alberta
Falher, Alberta

Madame,

Au nom de l'honorable Gérard Pelletier, Secrétaire d'Etat, je vous remercie de votre lettre du 1er février, ainsi que de la pétition que vous avez faites signée afin de nous informer du grand intérêt qu'apportent les citoyens de Falher à obtenir un réseau de télévision française.

La Société Radio-Canada nous informe qu'elle fera une demande au C.R.T.C. pour l'installation d'un relais de transmission dans la région de Falher en 1972, mais qu'il se passe habituellement une période d'un an entre l'approbation de la demande et la mise en service d'une station.

Cependant les autorités à Radio-Canana nous assurent qu'elles feront tout leur possible pour accélérer la marche des opérations.

Veuillez agréer, madame, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Suzanne Perry
Secrétaire à la correspondance.

La T.V. française ça continue!!!

CANADA

COMMISSAIRE AUX LANGUES OFFICIELLES

COMMISSIONER OF OFFICIAL LANGUAGES

le 7 février 1972.

Monsieur Evens Lavoie
Association canadienne-française
de Rivière-la-Paix
Falher (Alberta)

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt les documents quun groupe de francophones de l'Alberta m'a remis lors de ma récente visite dans l'Ouest. Il s'agit d'une pétition de quelque 5,000 citoyens de la région de Rivière-la-Paix pour l'obtention de la télévision française.

Nous étudions présentement cette pétition à la lumière de la Loi sur les langues officielles. Au cours d'une prochaine rencontre avec M. George Davidson, président de la Société Radio-Canada, je compte soulever cette question. Nous communiquerons de nouveau avec vous dès que les renseignements utiles auront été réunis.

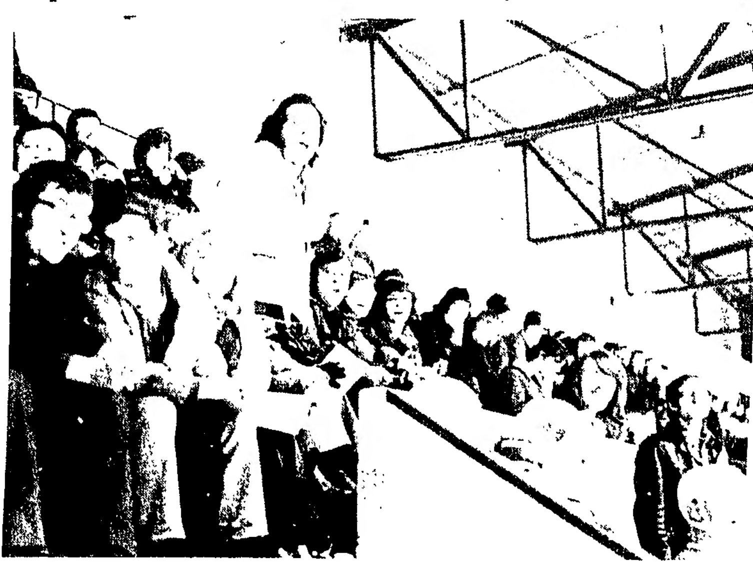
J'ai grandement apprécié l'accueil chaleureux que m'ont fait les francophones de l'Alberta. Malheureusement, je n'ai pu me rendre dans la région de Rivière-la-Paix. J'espère avoir cette occasion lors d'un prochain voyage dans l'Ouest.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

Keith Spicer

Cinglante défaite du St-Paul contre le Collège St-Jean

Pour les sportifs de St-Paul, les Rockets de cette ville ne pouvaient pas perdre. Une équipe robuste et rapide ne craignant pas de faire usage de leur corps pour arrêter un adversaire t-être plus rusé, plus opportuniste. Et pourtant le Collège St-Jean, une équipe formée de travailleurs et d'étudiants d'Edmonton, a renversé les pronostiques et est revenu victorieux.



La première partie fut très rude. Quelques échaffourées, des mises en échec pas toujours honnêtes... du hockey qui n'en était pas un de salon. Un groupe d'amateurs d'Edmonton encouragea le Collège tout au long de la partie, qui finalement, fut remportée au compte de 8 à 4 par le Collège. C'était une série de deux parties au total des points. Les compteurs du St-Jean furent Wally Kussik (2 buts) Ron Breault, Rick Lefebvre (2 buts), Paul Dubé (2 buts), Jack Beattie.

Le sort de la deuxième partie, et de la série, ne se décida qu'à la toute fin de la troisième période de la deuxième partie. Le compte était alors égal 8 à 8. Les joueurs du Collège, fatigués, ne purent empêchés le St-Paul de prendre une avance de 4 à 0 pendant les 30 premières minutes de jeu.

Le sort de la série était incertain et l'entraîneur du Collège marchait son mille derrière le banc des siens. C'est alors, il ne restait plus que quelques minutes de jeu, que Levasseur et Beattie avec deux buts rapides brisèrent les reins du St-Paul. Le Collège sortait victorieux de cette première tranche du tournoi provincial.

Toute l'équipe du Collège donna un effort spécial pour venir à bout du St-Paul. Soulignons en particulier le beau travail d'un Wally Kussik à la défense, un gars qui n'a pas froid aux yeux. A l'attaque Paul Dubé et Rick Lefebvre se sont particulièrement distingués. Mais c'est encore le gardien Doug Kelly, qui joua la seconde partie avec un genou gelé, qui fut la grande vedette du Collège St-Jean. Des arrêts miraculeux de sa part firent à plusieurs moments la différence entre une défaite et une victoire. Le Collège St-Jean impressionna aussi par son jeu d'équipe et ses passes bien faites.

La seconde tranche de ce tournoi provincial aura lieu à Sher-contre les Baronş vendredi (10 mars à 8h.30 p.m.) et dimanche (12 mars à 8h.00 p.m.). C'est du chockey viril, intéressant.

La seconde tranche de ce tournoi provincial aura lieu à Sherwood Park contre les Barons vendredi (10 mars à 8h.30 p.m.) et dimanche (12 mars à 8h.00 p.m.). C'est du hockey viril, intéressant.

